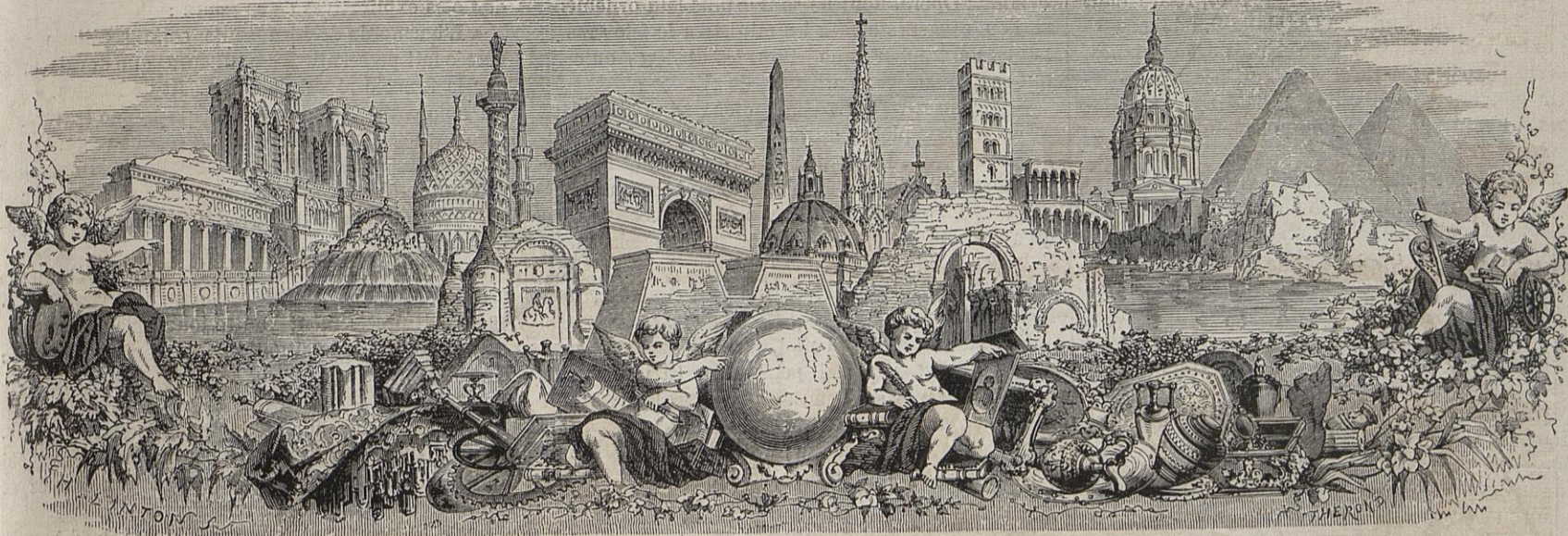


LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris, — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché, — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 28 VOLUMES : 300 FRANCS

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

13, QUAI VOLTAIRE

SUCCURSALE 9, RUE DROUOT

15^e Année. N° 761. — 11 Nov. 1871

DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Les réclamations et les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT — Secrétaire : M. É. HUBERT

SOMMAIRE

TEXTE : M. Casimir Périer. — Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Anniversaire de la bataille de Coulmiers. — Le meeting de Greenwich. — Les incendies en Améri-

que. — L'insurrection algérienne. — Courrier du Palais. — Les Mormons, par Simonin. — Brigham Young. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Chronique élégante. — Feuilleton : Papiers de famille, par Charles Joliet.

GRAVURES : M. Casimir Périer. — Souvenirs de Coulmiers, 9 novembre. — M. Gladstone au grand meeting de Greenwich. — Les incendies en Amérique. — Ahmed-Bey et Brahim-ben-Ilès. — Les Mormons (9 gravures). — Echees et Rébus.

M. CASIMIR PÉRIER

Le nouveau ministre de l'intérieur est le fils aîné du fameux ministre de Juillet : « l'homme de la bourgeoisie, » et le petit-fils de Claude Périer, chez lequel se réunirent, dans le château de Vizille, à la veille de la Révolution française, les membres de l'assemblée provinciale du Dauphiné, pour réclamer la convocation des Etats généraux. Cemanoir historique était sorti de sa famille; il l'a racheté il y a peu d'années.

Né en 1811, M. Auguste-Casimir-Victor-Laurent Périer dut à son nom et à l'affection du roi Louis-Philippe d'occuper, dès l'âge de 21 ans, un poste important dans la diplomatie; il fut attaché de prime saut, en qualité de premier secrétaire, à la légation française à Bruxelles; de là il passa promptement à Londres, en 1831.

Un an après, il conduisait avec son frère le deuil de son père enlevé par le choléra de 1832. Sous le ministère de M. Guizot, il était pre-



M. CASIMIR PÉRIER, ministre de l'intérieur.

(D'après la photographie de M. Disdéri)

mier secrétaire d'ambassade à Saint-Petersbourg lorsque survint, entre la France et la Russie, le froissement dont M. Guizot a longuement parlé dans ses *Mémoires*.

Chargé d'affaires pendant le congé de M. de Barante, il sortit à son honneur d'une situation difficile, grâce à l'autorité personnelle qu'il avait su acquérir à la cour et dans la haute société russe.

De là, il passa à la cour de Hanovre comme ministre plénipotentiaire. Elu député par le 1^{er} arrondissement de Paris, il quitta la carrière diplomatique pour venir siéger à la Chambre. Il prononça son discours de début sur la question alors fameuse du *Sonderbund*, et combattit, dans cette occasion, la politique de M. Thiers.

Lorsque la révolution de février éclata, M. Casimir Périer faisait partie de la Chambre où l'avaient envoyé, en 1846, les électeurs du 1^{er} arrondissement de Paris. Il se retira dans sa propriété du département de l'Aube. L'année suivante, ce département le nomma à une grande majorité député à l'Assemblée légis-

lative. Il prit une place importante dans la majorité et fut membre de la commission de permanence.

Il rompit avec le président quand fut formé le dernier ministère avant le coup d'Etat. Il protesta contre le coup d'Etat, et fut arrêté et conduit au Mont-Valérien.

Libre après une courte détention, il renonça pour quelque temps à la vie publique, et, retiré dans l'Aube, se voua tout entier à l'exploitation de ses propriétés et à la publication de traités économiques, utilisant l'expérience qu'il avait eu occasion d'acquérir pendant ses missions à l'étranger. Ces ouvrages lui valurent d'être nommé membre libre de l'Académie des sciences.

En 1861, les électeurs de l'Aube vinrent encore le chercher dans sa retraite et le nommèrent au conseil général. Candidat aux élections législatives, dans l'Isère, en 1863, et dans l'Aube en 1869, il ne lui manqua dans les deux élections qu'un petit nombre de voix, grâce à une pression énorme exercée par l'administration.

Pendant l'invasion étrangère il fut arrêté par les Prussiens et détenu à la maison d'arrêt de Troyes. Envoyé à l'Assemblée nationale par trois départements à la fois : l'Aube, l'Isère et les Bouches-du-Rhône, il s'est occupé surtout des travaux financiers et a été nommé rapporteur général de la commission du budget. Esprit modéré et conciliant, il a toujours travaillé à maintenir l'accord entre l'Assemblée et M. Thiers.

En l'appelant au ministère, le président de la République a perdu un contradicteur convaincu et s'est assuré un collaborateur justement estimé.

M. Casimir Périer a soixante ans; mais il ne paraît pas les avoir. On peut dire de lui qu'il s'est conservé par le travail.

A la tribune, il parlait en homme d'affaires et en économiste plutôt qu'en orateur, et s'est toujours montré soucieux de maintenir le régime parlementaire.

Son esprit net et droit, son aptitude au travail, son activité, sa connaissance profonde des affaires et des besoins du pays, le nom même qu'il porte, sont pour le ministère actuel des éléments d'une force et d'une valeur incontestables.

M. Casimir Périer est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1846.

Avec l'antique château du comte de Lesdiguières, à Vizille (Isère), il possède un autre domaine historique, la terre de Pont-sur-Seine, qui appartenait à M^{me} Lætitia Bonaparte, mère de Napoléon I^{er}, et qui a été ravagée par les Prussiens en 1814.

V.-F. M.

COURRIER DE PARIS

Voici décidément l'heure où nous allons savoir à quoi nous en tenir sur l'état vrai de la santé de Paris.

Je n'entends pas, cela va de soi, parler de la santé physique. Celle-là est excellente, au grand désespoir des chroniqueurs médicaux, dont les bulletins éplorés n'ont pas la plus petite épidémie à se mettre sous la plume, au grand désespoir aussi des croque-mort, qui, par une drôle d'ironie de langage, disent en ce moment que c'est une *morte-saison*.

Non, la santé à laquelle je fais allusion, c'est la santé morale et intellectuelle de la capitale.

Jusqu'à présent, on a un peu disserté à tâtons sur ce sujet. C'était l'été, c'est-à-dire la saison pendant laquelle, en tout état de cause, l'émigration est à l'ordre du jour. On n'allait pas revenir exceptionnellement en l'honneur des ruines, j'imagine.

Aujourd'hui, au contraire, l'hiver entre en scène. Que sera Paris pendant les quatre mois qui vont s'écouler? Dieu, table ou cuvette? Centre de plaisirs ou nécropole? Cohue ou désert? Réveillé ou endormi? Ecureuil ou marmotte?

La question est plus complexe qu'elle n'en a l'air. Déjà les commentateurs ont préparé des tirades pour ou contre.

Si le Gouvernement refusé l'autorisation aux bals

masqués, si lui-même s'abstient de toute grande fête officielle, j'entends d'ici le chœur des imprécations :

— Le commerce ruiné!... Les intérêts généraux sacrifiés à une vaine sensiblerie..., etc., etc.

D'autre part, si les écluses du cancan sont grandement ouvertes, si les chicards sont rendus aux bals de l'Opéra, dont ils sont le plus laid ornement, si l'on consomme chez les ministres le foie gras et la glace entre deux quadrilles, les austères ou ceux qui se donnent cette attitude, de s'écrier :

— Y pensez-vous!... Quel odieux scandale! Nous avons à peine pleuré nos morts... Nos blessures saignent encore... La France est une veuve, et les veuves portent le deuil au moins pendant un an.

Comme vous le voyez, il y a, à droite aussi bien qu'à gauche, de quoi disserter pendant six mois, sans points ni virgules.

Que faire cependant? On ne peut contenter tout le monde et son père.

Je confesse, quant à moi, que les austères sont dans le faux. Et voici pourquoi : Si une nation pouvait, comme un homme qu'a frappé un grand malheur domestique, s'isoler du monde, vivre en tête-à-tête avec sa douleur et pleurer du matin au soir, ce serait grand, ce serait touchant, ce serait rationnel.

Mais l'impossibilité saute aux yeux.

Regardez autour de vous. Déjà partout les entraînements de la vie collective ont remis en branle les habitudes d'autrefois. On se tord de rire au Palais-Royal, on se maquille au bois, on parie aux courses, on joue au cercle, on saute au Casino et ailleurs.

Dès lors quelles subtilités viendrez-vous invoquer pour proscrire le carnaval? Pourquoi permettez-vous de faire le grand écart en habit de drap noir pour l'interdire sous la toile blanche du pierrot?

C'est puéril et mesquin.

Chacun reste libre de ses sentiments personnels. Ne va au bal que qui veut bien y aller. Quant aux soirées officielles, elles sont une condition *sine qua non* de la vitalité d'un hiver parisien.

Or il faut que Paris vive pour que la France se retrouve.

Si les avis sont partagés sur le chapitre de la danse, il paraît qu'ils ne le sont pas sur le chapitre de la musique.

Quelle avalanche de concerts, bon dieu! Quelle trombe de mélodie et d'harmonie, juste ciel!

Un homme d'esprit, M. Charles Edmond, me faisait remarquer l'autre jour que, pour peu que cela continuât, on ferait de tout dans les théâtres..., excepté de l'art dramatique.

On y exécute des sonates, on y donne des conférences, on y récite des pièces de vers qui n'ont absolument rien de scénique, et ainsi de suite.

La *concertomanie* notamment me paraît abuser de la situation. N'ayons pas l'air d'être dilettanti tant que cela.

J'estime qu'il y a une bonne moitié des concerts qui s'installent de ci et de là qui sont absolument inutiles et par conséquent nuisibles aux autres.

Je trouve aussi qu'on abuse du patriotisme en la bémol. Ce ne sont de tous les côtés que *Chants de la Revanche*, *Hymne de la Vengeance*, que sais-je!... Nous chantions trop avant la guerre, nous chantons trop le lendemain.

Serions-nous incorrigibles?

Ce que je dis là ne saurait s'appliquer à une œuvre sérieuse et élevée comme l'oratorio de M. Gounod qui déjà exécuté au Conservatoire et à l'Opéra-Comique sera exécuté de nouveau, à la sainte Cécile, dans l'église Saint-Eustache.

Mais défions-nous des amis maladroits, c'est l'un d'eux qui à propos de *Gallia* a imprimé que cette symphonie est un admirable résumé de nos désastres militaires et politiques.

Où diable cette politique-là va-t-elle se nicher?

Au lendemain du premier empire, on eut la manie de faire traduire par la musique tous les événements de l'histoire passée et présente.

Cela se composait généralement pour le clavecin.

Un musicien composait un morceau qui s'appelait *l'Entrée d'Henri IV à Paris*. Un accord parfait si-

gnifiait : *Ici le bon Henri déclare que désormais tout paysan devra mettre au moins une fois l'an la poule au pot.*

Un autre fabriquait une symphonie pour *forte piano* (sic) qui avait la prétention de résumer le *Règne de Louis XIV*.

Je l'ai vue de mes yeux, celle-là. Elle était enrichie de notes explicatives de ce genre :

« L'harmonie déchirante de cette septième renversée fait pressentir les malheurs que devait amener la funeste révocation de l'édit de Nantes. »

Prenons garde de verser dans le même travers.

Je ne me sens, il faut bien le dire, aucun goût pour la musique allégorique et symbolique. Impossible de comprendre sous forme de dièse ou de bémol une allusion à la charge de Reichshoffen ou aux pétroleuses.

Tout cela n'ôte rien à la valeur de *Gallia*, que je n'ai pas à apprécier ici. Mais je suis de l'avis de X. qui disait précisément l'autre jour à ce sujet :

Musicalement, la situation peut se résumer ainsi : Un soupir... et une pause.

On assure que M. le préfet de la Seine, soucieux de mettre de l'ordre un peu partout, aurait été frappé de l'incohérence des horloges parisiennes et serait décidé à y apporter remède.

Le fait est qu'il y a longtemps qu'on a dit qu'à Paris midi mettait une heure à sonner.

N'est-il pas surprenant que nous, qui prétendons toujours marcher en avant, nous soyons si singulièrement en retard sur nos amis les Belges! Depuis quinze ans, chez eux, dans toutes les villes de quelque importance, des horloges électriques placées au coin de toutes les rues indiquent une heure sincère et uniforme.

Ce ne serait guère difficile à établir ici. Et quel service rendu.

Quoique dans un jour de paradoxe Alphonse Karr ait prétendu que les horloges devraient être supprimées comme tyranniques, on est bien obligé de reconnaître qu'on ne saurait se passer de cette tyrannie-là; car tout le monde n'a pas le moyen de se donner le luxe d'une montre. Et sans montre, quelles tribulations!

Vous êtes-vous avisé jamais de regarder l'heure dans les boutiques? C'est à devenir fou. Celle-ci dit cinq heures moins vingt; celle-là cinq heures vingt-cinq; une troisième, cinq heures juste; une quatrième, six heures moins cinq.

Plus on consulte, moins on est renseigné. Juste comme avec les médecins.

Restent les horloges naturelles. Pour l'amoureux, le lever de la voisine qu'il guette; pour le pauvre diable, le cri de son estomac affamé. Et ainsi des autres.

Mais ce sont là des procédés trop élémentaires, et M. Léon Say fera bien de penser au système belge. Nous qui accusons toujours nos voisins de contrefaçon, nous ferions bien de les contrefaire à notre tour.

Singulière époque que la nôtre!

Dire qu'il a fallu, pour les besoins de nos infortunes, enrichir (triste richesse) la langue française d'un mot nouveau.

Ce matin, on m'a remis une missive.

Elle débutait ainsi :

« Monsieur le rédacteur,

« J'ai l'honneur de vous remettre d'autre part copie de la lettre adressée par la *commission des négociants SINISTRÉS* à la Villette... »

La commission des négociants sinistrés!

Cela se conjugue, hélas!

Je suis sinistré, tu es sinistré... et à l'actif : *Je suis-tre, j'ai sinistré, je sinistrerai...*

C'est, si je ne m'abuse, un signe des temps assez caractéristique.

Il paraît que la langue n'avait pas osé prévoir ce que nous avons vu.

Il est toutefois des consolations à côté des *sinistrations*.

Pourquoi pas le substantif aussi?

D'aucuns travaillent à refaire à notre infortuné pays un avenir meilleur. Au premier rang de ceux-là, il convient de placer quiconque fait effort pour

améliorer l'instruction nationale et combattre le fléau de l'ignorance.

A ce titre, nous ne pouvons que cordialement recommander l'œuvre entreprise par un de nos confrères, M. Oscar Comettant, qui, avec le concours de M^{me} Comettant, de M. Guillemot, professeur de l'Université, vient de fonder des *cours complets d'éducation* pour les jeunes personnes.

La séance d'inauguration a eu lieu cette semaine au cercle des Sociétés savantes. Une conférence a été faite par M. Legouvé. Je dis *conférence*. La vérité est que M. Legouvé a donné une seconde édition du morceau lu par lui à l'Académie française.

Un concert (un de plus) a complété la soirée.

Les cours, ainsi inaugurés très-heureusement, ont des programmes sérieux et complets qui traitent de *omni re scibili et quibusdam aliis*. J'y vois par exemple des *leçons de maintien* faisant vis-à-vis à la *peinture sur faïence*. Jugez!

Sérieusement, c'est une tentative des plus méritantes à laquelle le succès ne saurait faire défaut.

~ S'il vous est arrivé de passer cette semaine sur le boulevard Montmartre, vous y aurez vu une foule considérable devant l'étalage de Goupil.

On y regardait de tous ses yeux un gigantesque tableau de Gustave Doré, le pendant de son *Aigle noir*. Cette fois, l'habile artiste nous a paru avoir trop sacrifié au *rébus*.

Le sphinx de l'avenir, posant à la France une question que d'aucuns disent insoluble, rentre dans le système de ces allégories que je réproavais tout à l'heure pour le compte de la musique.

La figure interloquée que faisaient la plupart de ceux qui regardaient comme moi m'a semblé attester que je ne suis pas seul de mon avis.

M. Gustave Doré manie la grisaille avec une véritable maestria. Toute la mise en scène qui encadre son sphinx est de première beauté. Mais encore une fois, trop *rébus*!

L'art veut être simple pour être grand. M. Doré avait précédemment exposé l'*Aigle noir*, une autre allégorie, mais plus nette, celle-là. Les deux tableaux attestent d'ailleurs une sûreté de main tout à fait remarquable.

La grisaille à l'huile, ce dessin au pinceau, promet à M. Doré un regain de succès, à condition qu'il choisisse des sujets dans des domaines moins nébuleux.

~ Et les tripots marchaient toujours.

Mais en vertu de la loi universelle du progrès, ils ont singulièrement perfectionné leur manière.

Je suppose que vous avez lu comme moi le compte rendu de la dernière descente de police opérée dans un de ces antres de la carte bisautée. Descente est bien le mot propre, puisque les agents, chargés de l'opération, ont dû se servir d'une corde à nœuds pour arriver jusqu'à un jardin où il leur a fallu jivrer bataille à des portes de fer qui défiaient le marteau.

Cette maison de jeu fortifiée ouvre des horizons nouveaux. En suivant cette voie et avec la progression naturelle, je ne sais pas pourquoi l'on n'en arriverait pas à voir les adorateurs de la dame de pique se construire des redoutes crénelées, avec fossé plein d'eau et le reste.

Quel fait divers émouvant ce serait! Comme tout Paris se sentirait ému en lisant :

« Le siège du tripot établi dans la plaine d'Asnières continue toujours. Depuis une semaine déjà la place est cernée, mais on n'a pas encore donné l'assaut.

« On voulait prendre les assiégés par la famine, mais on soupçonne qu'ils ont des provisions pour un an; on croit en outre qu'un souterrain les met à même de se ravitailler.

« Le petit corps d'armée commandé par le commissaire de police Bérillon est d'ailleurs plein d'ardeur. Des pompes habilement manœuvrées font pleuvoir jour et nuit des torrents d'eau sur la maison, qui doit être inhabitable.

« On suppose que les assiégés se sont réfugiés dans les caves. Un d'eux, qui a passé à l'ennemi dans la nuit d'hier, a déclaré, chose incroyable! qu'ils ont recommencé une partie de baccarat tournant, comme si de rien n'était.

« Comment tout cela finira-t-il? Est-il vrai que les joueurs poussés à bout se proposent de mettre

en batterie deux petites pièces d'artillerie qu'ils tiennent en réserve dans un caveau?... »

L'étrange passion que le jeu! Et comme il faut qu'elle domine son homme, pour que traquée comme elle l'est, elle se retrempe dans la persécution même!

~ A ce propos, un des directeurs de ces kur-saals, qui verront leur dernier zéro l'an prochain, disait un jour dans un accès de fantaisie :

« Les joueurs!... Si l'on pouvait en eaux neutres installer à quelques lieues des rives un vaisseau où l'on jouerait, il y aurait trois millions à gagner par an pour l'entrepreneur. »

Croiriez-vous que la boutade est à la veille de se faire réalité? Un impressario d'espèce particulière pense le plus sérieusement du monde à fréter un navire dans ce but.

Si l'on était menacé, on lèverait l'ancre et les enjeux auraient tout le temps de disparaître. Le vaisseau-casino se métamorphoserait en vaisseau-infirmerie, et chaque joueur se coucherait coiffé d'un bonnet de coton dans un hamac préparé d'avance.

Une nouvelle variété de corsaires qui naitrait ainsi. Les faiseurs de romances seraient dans la jubilation.

~ Je ne crois pas que ce soit précisément le cas des faiseurs de revues.

Bien qu'on annonce à l'avance qu'il en est jusqu'à dix qui doivent se disputer les faveurs du public, j'imagine que bien maigre sera le butin cette année.

Et je m'explique :

Une revue n'aurait vraiment des chances de gaieté et de réussite qu'à la condition d'être politique.

Or en ce moment les partis se font de telle façon équilibre qu'il serait impossible de risquer la moindre allusion sans qu'elle fût à doses égales sifflée et applaudie.

Dans de semblables conditions, y a-t-il une représentation possible? à moins de se munir, en même temps que d'une lorgnette, d'un bon revolver à l'américaine, et d'échanger dans les entr'actes de ces petits cadeaux avec ses voisins?

La revue, sous l'Empire, se mourait du manque de liberté; aujourd'hui, elle mourrait de la liberté même.

Singulier pays où il y aura bientôt un parti par tête.

~ Je viens de lire, ou plutôt de relire, un livre que je vous veux recommander, bien qu'il n'ait pas besoin de recommandation.

C'est l'*Histoire d'un Soldat*, de M. Amédée Achard.

La *Revue des Deux-Mondes* eut la primeur de ces impressions vives. Il ne s'agit point ici de racontars de fantaisie, de canards pour *reporter*.

Tout a été vu et souffert par celui dont les notes ont servi de canevas à M. Amédée Achard.

Je me sens encore le cœur serré lorsque je me rappelle les pages où est raconté le désastre de Sedan. Ecrit avec notre sang, ce récit est effroyablement sincère.

On revoit par la pensée nos malheureux soldats parqués dans cette ile, où les canons prussiens gardaient cent mille prisonniers sans feu, sans abri, sans pain!....

Certains détails en apparence insignifiants font venir les larmes aux yeux.

Celui-ci par exemple :

« Transies par le froid, n'ayant pas de quoi manger, couchées en joue par le feu des Prussiens, nos pauvres troupes endurent mille tortures. Mais ce n'est peut-être pas la plus légère en apparence qui est la moins cruelle.

« Un matin, raconte le héros de M. Amédée Achard, errant sur la lisière de mon campement, j'aperçus un groupe de soldats qui gesticulaient avec une animation singulière. Des exclamations sortaient de ce groupe. Je m'approchai et vis un zouave qui, debout, au milieu d'un cercle avide, mettait aux enchères une cigarette dont l'enveloppe de papier contenait un mélange bizarre de poussière de tabac et de mîes de pain ramassées avec les ongles au fond des cavités que recérait son large pantalon. On offrait ce qu'on avait, quatre sous, cinq sous, dix sous, quinze sous, non pas pour l'acquérir et en faire sa propriété exclusive, mais pour obtenir le droit précieux d'aspirer un certain nombre de bouffées. On poussait comme dans une salle de vente. Un caporal offrit un franc. Je doublai son

enchère, un frémissement parcourut l'auditoire, et au prix de quarante sous, payés comptant, le droit de fumer un tiers de la cigarette, avec le privilège de commencer, me fut adjugé. Les autres adjudicataires se rangèrent autour de moi, et la cigarette mesurée et marquée d'un cercle noir au tiers de sa longueur, dix paires d'yeux suivaient les progrès du feu tandis que je la tenais entre mes lèvres. »

Mais vous lirez tout cela dans le livre de M. Amédée Achard. Vous vous souvenez de la belle statue de l'esclave Vindex, aiguisant son couteau en écoutant les détails d'une conspiration?

C'est l'attitude de la France désormais :

Aiguisant son épée en écoutant, pour entretenir sa haine, en écoutant ceux qui lui parlent des humiliations subies, des tortures endurées.

~ A l'heure où paraîtront ces lignes, M. Jules Janin aura été reçu par le docte corps...

Dignus intrare
In docto corpore!

Reçu par M. Camille Doucet.

Jules Janin devrait, depuis très-longtemps déjà, faire partie de l'Académie, si l'Académie tenait à honneur d'être une élite d'intelligence au lieu d'être les Invalides de la coterie.

Mais tard ne vaut-il pas mieux que jamais!

Quelqu'un qui a entendu le discours de M. Janin avant la lettre, m'assure que c'est une des meilleures pages qu'il ait écrites. Vous le saurez demain.

Ce que nous aimons, nous, à honorer en Janin, parce que c'est ce qui lui a valu les colères et les inimitiés de beaucoup, c'est sa fidélité inébranlable au journalisme, qui l'a fait ce qu'il est.

Homme de presse au début, homme de presse il mourra. Il n'a pas, comme tant d'autres, voulu prendre la presse pour un marchepied. Il l'a considérée comme un but.

Ce n'est qu'à condition d'avoir des journalistes pensant ainsi, que la presse se relèvera de sa décadence.

Si vous ne faites que la traverser pour atteindre telle ou telle position convoitée, vous la rabaissez; car vous la changez en antichambre.

~ Il paraît, contrairement à ce que l'on pourrait supposer, que ni les pompes aspirantes de la Prusse, ni les incendies, ni la Bourse, ni les champs de course existant ne suffisent à faire convenablement le vide dans les porte-monnaie français.

En conséquence, comme la saison hippique va finir, et qu'on ne pourra par conséquent plus jeter son argent dans le gouffre des paris, on a imaginé un moyen de leur donner une suite au prochain numéro.

Nous allons avoir prochainement au bois de Boulogne des courses de cabriolets.

O cabriolet! vieux souvenir d'antan, tu étais un moyen de locomotion paisible et bourgeois. Je te vis à ta dernière heure avec tes cochers au nez rougissant, qui faisaient des cours politiques à la pratique.

Tu renais comme engin de sport, ou plutôt comme prétexte à agiotage, car au fond de tout cela c'est le jeu toujours. Qu'importe à la plupart des spectateurs? Ce seraient des courses de tapisseries, d'omnibus ou de tombereaux, qu'ils y prendraient le même plaisir, à condition que la loterie fût de la partie.

Toujours au nom de la fameuse régénération, voilà à quel emploi nous gaspillons l'argent, quand un usage pressant le réclame.

Nous serons toujours le peuple qui met le superflu avant le nécessaire.

C'était fort joli au temps de la prospérité! mais aujourd'hui...

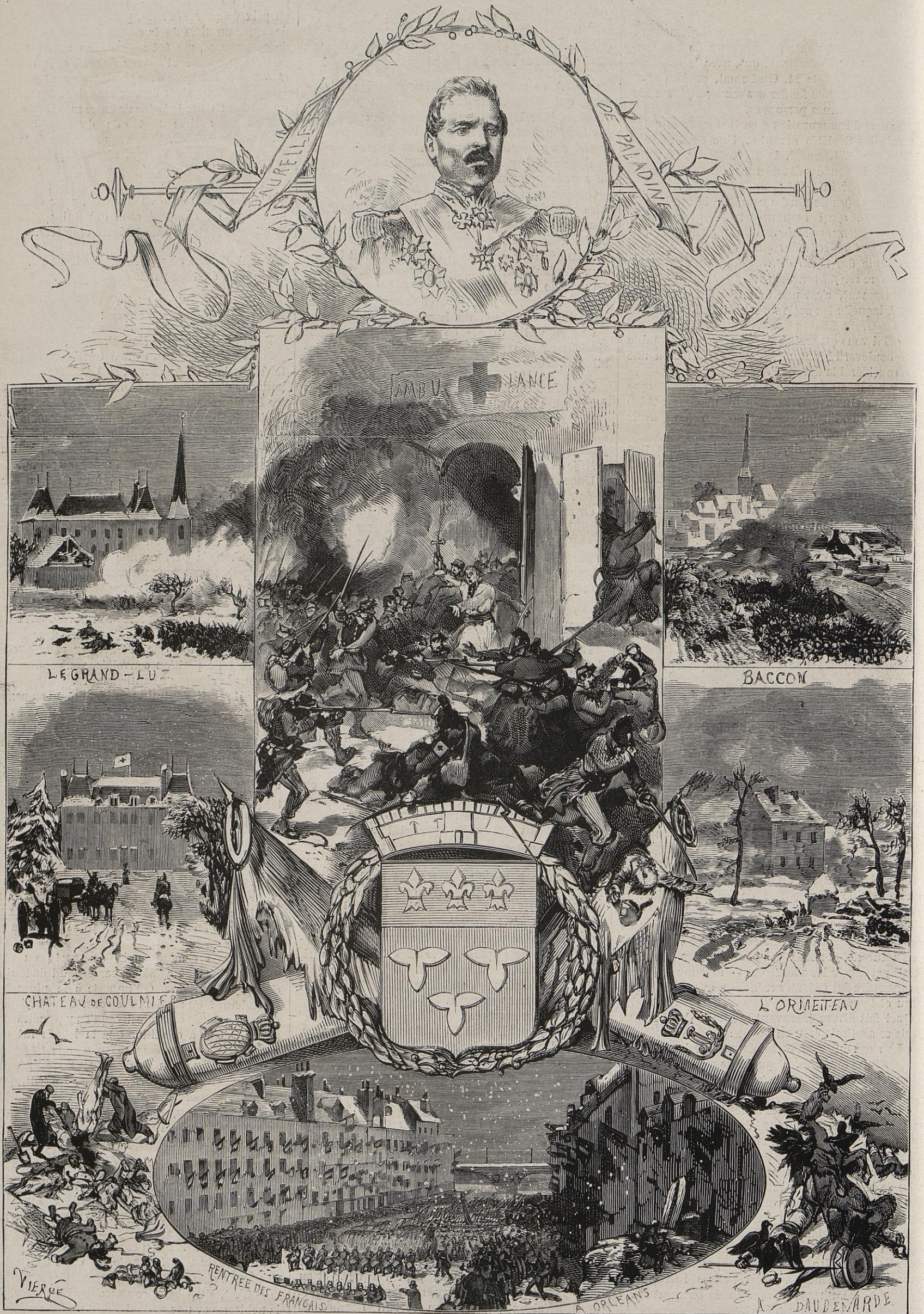
~ Le dernier mot de Cham.

On parlait du financier Z., exploitateur éhonté qui s'est fait, de l'art de plumer les dupes, cent mille livres de rente.

Le financier Z., non content de ce joli succès, a voulu s'offrir une baronnie. Il vient d'en acheter une à une chancellerie sur l'argent de ses victimes.

— C'est, dit Cham, ce qui s'appelle entrer dans la noblesse par une porte dérobée...

PIERRE VÉRON.



Souvenir de Coulmiers, le 9 novembre 1870. — (D'après un dessin de M. Henry de Hem.) — Voir l'article 302.



F. LIX

LONDRES. — M. Gladstone au grand meeting de Greenwich. — (D'après un croquis de M. M.-D. Loye, notre correspondant.)

ANNIVERSAIRE

DE LA VICTOIRE DE COULMIERS

DERNIER ÉPISODE DE LA BATAILLE

Tout le monde sait avec quel enthousiasme fut accueillie la nouvelle de la victoire de Coulmiers, victoire remportée par l'armée de la Loire, sous le commandement du général d'Aurelle de Paladines, et qui fut regardée comme le présage de la prochaine délivrance de Paris et la fin de nos revers. Nos ennemis en furent un moment découragés. On connaît par le livre de M. de Chanzy, mieux encore que par le rapport du général d'Aurelle, trop modeste et trop oublié, ce que fut cette éclatante journée, qui, commencée à l'attaque et à la prise du village de Baccon, se dénoua par la déroute complète des Bavarois, commandés par le général von der Thann, qui laissa entre les mains de M. de Lambilly, chef d'état-major de l'amiral Jauréguiberry, deux canons et de nombreux prisonniers.

Mais le centre de la résistance de l'armée allemande fut à Coulmiers même, où on se battit avec acharnement pendant quatre heures. Le parc du château de M. de Villebonne était occupé par les Bavarois, qui se servaient habilement des allées larges et sinueuses pour faire manœuvrer leur magnifique artillerie qui nous fit un mal énorme. Le château avait été transformé en ambulance, ce qui le protégea du tir des batteries françaises qui parvinrent cependant à éteindre le feu terrible qui, partant du parc, balayait la plaine. On lança alors les colonnes d'attaque, à qui l'ennemi disputa le terrain pied à pied. Chaque arbre fut témoin d'un combat. Les Français abordèrent le parc à 2 heures, et il était 4 heures lorsqu'ils arrivèrent au château. Dans l'ardeur de la lutte corps à corps, on oublia le drapeau qui protégeait le château et, vainqueurs et vaincus allaient s'y précipiter pêle-mêle. Déjà un major bavarois était tombé mortellement atteint et était emporté par ses hommes dans le vestibule, lorsque l'abbé Garnier, curé de Coulmiers, saisissant la croix, revêtu de l'étole et du surplis avec lequel il accomplissait les devoirs sacrés de son ministère comme aumônier de l'ambulance, se précipita, au péril de sa vie, au-devant des assaillants en s'écriant : Respect à l'ambulance. Vive la France! — Vive la France! répondent en chœur nos troupiers. Les officiers relèvent de leur épée les fusils des soldats qui sont prêts à faire feu. Ils se découvrent, leurs hommes les imitent, plusieurs se

jettent à genoux et baisent la croix que leur présente le digne prêtre. Le combat tourne alors le château. L'infanterie prussienne est massée dans les rues du village, selon son habitude d'exposer d'abord ses alliés au premier feu; elle y est attaquée, et bientôt la plus effroyable déroute a lieu. Malheureusement on n'avait pas de cavalerie, le général Feyau, qui la commandait, ayant fait une fausse manœuvre. On ne put poursuivre les fuyards. Et voilà comment la seule victoire de la France ne produisit pas tous les fruits qu'on en attendait, mais elle fut le signal de la rentrée des Français à Orléans.

HENRY DE HEM.

Coulmiers, 9 novembre 1871.

LE MEETING DE GREENWICH

Le 28 octobre, M. Gladstone a prononcé à Greenwich un long discours devant ses électeurs, au nombre d'environ 12,000.

Le ciel, très-pur dans la matinée, se barbouilla vers midi. En dépit de la chanson publiée par le *Standard*,

« Où va cette foule, mon garçon?
Les feuilles sont jaunies et desséchées;
Une froide bise d'Est souffle avec rage.
Les gens prudents restent au logis
En octobre, lorsqu'il fait froid..... »

une foule de quinze mille personnes débordait dans les rues désertes de la petite ville, gravissait les pentes du parc pour se rendre à Blackheath Common, petit plateau qui termine la colline, — théâtre ordinaire des courses d'ânes, pendant l'été, — laissait à gauche les arbres contemporains de la reine Élisabeth, à droite l'observatoire de Charles II et traversait le parc de Greenwich dessiné par Le Nôtre.

Au centre de la vaste bruyère de Blackheath se dressait une baraque en planches. Les arrivants munis de billets pénétraient seuls dans l'enceinte longue de 48 mètres et large de 10.

Sur les hustings, il n'y avait place que pour le Comité et les amis de M. Gladstone. La police métropolitaine gardait les abords de l'enceinte réservée et faisait ranger les voitures derrière les spectateurs échelonnés sur dix ou douze rangs, mais elle ne put longtemps empêcher la foule de forcer la consigne.

Après avoir été présenté à M. Angerstein, président du meeting, M. Gladstone s'est avancé, le chapeau à la main, sur le devant des hustings, au-

dessous de la planche destinée à concentrer la voix des orateurs. M. Gladstone a un organe agréable, étendu, puissant. Son débit, sans effort, sans éclats, sans cris, est net, simple et naturel.

Dans son discours, il a défendu la politique intérieure de son gouvernement, et fait observer que son ministère a duré plus longtemps que tout autre ministère libéral depuis 1832. Il pense que l'Irlande est très-satisfaite des nouvelles lois, et il ajoute que l'on a préparé les éléments d'autres lois qui donneront toute satisfaction dans l'avenir à ses aspirations politiques.

Il a fait ressortir ce fait qu'en présence de l'Europe troublée, il avait pu rester sur le pied de la paix et faire de grandes économies, félicité le pays de l'abolition du système de l'achat des grades dans l'armée et blâmé les lords d'avoir rejeté le bill du vote du scrutin secret.

Relativement à la question ouvrière, M. Gladstone admet que, si l'on a beaucoup fait sur ce point, il reste encore beaucoup à faire; il voudrait prémunir le peuple contre de vaines illusions. Il est convaincu que la solution de la question sociale repose surtout sur l'activité individuelle et les efforts du peuple.

Parlant de la presse, il s'est écrié : « Nous l'avons affranchie de tous les droits sur le papier et sur le timbre. Il en est résulté la création d'une presse qui, grâce à la modicité de son prix, à l'excellence de ses informations, à sa modération, à l'étendue de sa circulation, n'est pas seulement, j'ose le dire, un honneur pour la nation, mais un objet d'admiration pour le monde. »

L'illustre orateur a été l'objet des manifestations les plus sympathiques. Après le vote de confiance, il est remonté en voiture, et la foule enthousiaste l'a suivi en courant, en agitant les chapeaux, et en répétant : *Very clever man!* mots qui résumaient l'impression générale et équivalaient à un brevet de haute capacité.

J. PRATTLER.

L'INSURRECTION ALGÉRIENNE

Les dépêches d'Algérie nous apprennent que l'insurrection est entièrement domptée.

Les succès du général Saussier continuent dans le Hodna, dont la soumission était à peu près complète au dernier courrier. Tous les jours les colonnes s'emparent de troupeaux et d'effets appartenant aux Ouled-Mokran.

FEUILLETON

PAPIERS DE FAMILLE

A monsieur J. Laverny.

I

L'HÉRITAGE.

L'Histoire de Prosper Meslin tient en quelques lignes jusqu'à l'époque où commence ce récit. Au mois de juin 1832, il était deuxième clerc de M^e Aubertin, notaire à Paris, quand la fortune, passant à ses côtés, donna un tour de roue qui changea sa destinée. Il allait sans transition abandonner son existence tranquille pour entrer dans une sphère plus active, et recevoir la clef d'or qui ouvre la porte de fer par laquelle les déshérités entrent dans la vie. Prosper Meslin s'était endormi pauvre, il allait s'éveiller noble et deux fois millionnaire.

Prosper était fils d'un vérificateur des domaines. Il avait une dizaine d'années quand sa mère mourut. Son père, condamné par ses fonctions à voyager, avait obtenu pour son fils une bourse au collège

Rollin. À l'époque des vacances, il l'emmenait dans ses tournées. Pendant le reste de l'année, Prosper sortait chez M^e Aubertin, son correspondant. L'enfant grandit ainsi.

Ses études étaient à peine terminées lorsqu'il perdit son père. M^e Aubertin le fit venir dans son cabinet et lui parla ainsi :

— Mon cher Prosper, j'étais l'ami de votre père. Il avait épousé votre mère sans dot, et n'a jamais eu d'autre fortune que son modeste traitement. Avez-vous des parents qui puissent vous aider?

— J'ai un grand-oncle en Bourgogne, répondit Prosper. Comme mon père ne m'en a jamais parlé, je ne voudrais rien lui demander.

— Ainsi, vous voilà seul et sans ressources au milieu de Paris?

— Oui, monsieur.

— Vous avez un diplôme, mais il y a une armée de bacheliers et toutes les carrières sont encombrées. En outre, il faut un stage et satisfaire à la conscription. Quel parti comptez-vous prendre?

— Le premier venu, puisque je ne possède rien. M^e Aubertin reconnut l'inflexible logique de cet argument.

— Je vais vous faire une proposition, dit-il après un instant de silence. Si elle est acceptée, je me charge de votre avenir. J'ai là-haut une chambre inoccupée. Avec quelques meubles, elle sera très-habitable. Entrez à l'étude comme troisième clerc. En dehors des heures, vous pourrez faire des extraits d'actes et des expéditions, ce qui vous permettra de gagner une centaine de francs par mois. Je vous

avancerai l'argent nécessaire pour prendre vos inscriptions à l'école de droit. Cela vous convient-il?

Prosper remercia vivement M^e Aubertin, et les choses furent ainsi réglées. Il prit à cœur les affaires de l'étude, et passa deuxième clerc en même temps qu'il soutenait avec succès sa thèse de licencié. M^e Aubertin lui promit la place de principal clerc, en laissant entrevoir à son protégé la perspective d'un mariage et l'espoir de figurer un jour au tableau des notaires de Paris.

Sept années de cette vie de travail s'étaient écoulées sans incidents, lorsque M^e Aubertin, ayant invité Prosper à déjeuner, lui annonça que son grand-oncle de Bourgogne, le comte Meslin de Poligny, venait de mourir en l'instituant son légataire universel. Il lui laissait son titre, une inscription de rente de quarante mille francs sur le Grand-Livre de la Dette publique, plus le château de Poligny et ses dépendances, domaine évalué à un million, le tout liquide, net de toutes charges et exempt de legs particuliers.

À cette nouvelle, Prosper n'avait pas sourcillé, et le notaire demeura surpris en voyant que le coup de foudre sur lequel il avait compté produisait un effet médiocre.

— Mon cher ami, dit-il, je vois que vous avez la tête froide et que la fortune ne vous trouble pas plus que l'adversité.

— Mon cher maître, répondit Prosper, je m'étais habitué à une vie modeste, et n'ayant jamais eu l'ambition de la changer, je faisais de mon mieux

Les Righa-Dahara, tribus voisines de Sétif, s'étaient rendus.

Ahmed-bey et Brahim-ben-Ilès, auxquels le général Lacroix avait refusé l'aman, ont été faits prisonniers.

Ces deux chefs importants possédaient une grande influence et une grande autorité sur les indigènes, et tenaient les troupes françaises en échec depuis de longs mois.

Les portraits que nous publions aujourd'hui ont été gravés d'après d'excellentes photographies qui nous ont été communiquées par un de nos correspondants algériens, M. P. Gelez, chef d'escadron au 11^e chasseurs.

La capture de ces deux anciens caïds mettra sans doute fin au soulèvement dans la province de Constantine, où ils avaient eux-mêmes fomenté des troubles et dirigé le mouvement insurrectionnel. Ajoutons qu'elle fait le plus grand honneur à l'habileté et à l'énergie du général Lacroix.

« On savait, — dit l'Union de Sétif, — qu'Ahmed-bey était vigoureusement traqué par le général Lacroix; mais on tremblait pourtant qu'il gagnât le désert.

« Tout le monde fut navré à la nouvelle qu'il était parvenu à s'enfuir dans les Mahadids avec quelques cavaliers. »

Lorsqu'on apprit qu'Ahmed-bey était tombé entre nos mains, mille versions circulèrent. Quelques-unes racontèrent que l'audacieux rebelle qui avait promené l'incendie jusqu'au Meslong venait d'être pris par nos soldats; d'autres, qu'il avait été livré par un de ses lieutenants; le plus petit nombre, qu'il s'était rendu lui-même à la discrétion du général Lacroix.

Il n'a fallu rien moins que l'arrivée à Sétif du prisonnier pour convaincre les incrédules.

Il y a quelques jours, à cinq heures du soir, une foule curieuse se dirigeait vers la porte de Biskra.

Dix-sept rebelles paraissent bientôt, attachés à la file par une longue corde.

Ahmed-bey marche le premier, les mains liées derrière le dos, enchaîné au bout de la corde commune. Puis viennent Brahim-ben-Ilès, ben Ganah et quelques chefs obscurs.

Ahmed-bey est petit; ses traits sont fortement modelés. Il doit être âgé de trente-cinq ans environ. Il n'est ni imposant ni majestueux; mais son visage n'en respire pas moins une rare énergie. Le front haut, il contemplant la foule avec une fierté mêlée de dédain. Sa bouche était plissée par un sourire amer.

Quelles tortures devait endurer cet indigène in-

domptable, en se voyant captif, garrotté, à pied comme le moindre fellah, bafoué par les juifs, les gamins et la populace! Le sabot de son cheval fougueux faisait naguère jaillir des éclairs dans les rues de Sétif, pendant que le cavalier daignait à peine donner sa botte à baiser à l'Arabe, toujours vil et flatteur...

La multitude en délire alla jusqu'à lui cracher au visage.

Ahmed-bey fut ainsi conduit, au milieu des cris et des vociférations, jusqu'au bureau arabe. Un jeune interprète s'empressa alors de lui ouvrir la grille et le salua avec courtoisie.

La foule se précipite, avide de pénétrer dans la cour. Mais des spahis, armés de fouets et de bâtons, arrêtent le flot envahisseur, qui s'écoule lentement et ne disparaît que lorsque les portes de la prison civile se sont refermées sur le prisonnier et sur ses satellites.

MAC VERNOLL.

LES INCENDIES EN AMÉRIQUE

Les Etats du centre de l'Amérique septentrionale, surtout ceux du nord-ouest du Wisconsin, sont en ce moment la proie d'incendies comme en n'en a jamais vus de mémoire d'homme.

La sécheresse a été si grande en août, qu'elle a tari les sources, ruisseaux et rivières, et calciné la terre à une telle profondeur, que le sol lui-même brûle, et qu'on voit tomber des arbres dont les racines littéralement grillées. La Grande-Ravine, près de Chicago et six ou sept comtés ne sont plus qu'un immense brasier.

Les granges et leur contenu, les meules de foin, le maïs, etc., ont été consumés. C'est en vain qu'on a cherché à sauver les nombreuses scieries établies dans les forêts de pins de cette région.

Dans Kewanee county, le feu a consumé quatre-vingts maisons d'habitation, et les résidents n'ont échappé à la mort qu'en se réfugiant sur les bords du lac. A gauche de Green Bey et de la rivière Fox, les flammes s'étendent de Memonée à Ochoosk, soit une distance de 120 milles, tout le long de laquelle elles occupent une largeur moyenne de 30 milles.

A Muwaukle, les incendies sévissent en ce moment sur une surface de plus de 3 milles carrés. Des centaines de familles sont ruinées et en fuite; des milliers d'hectares de forêts de pins sont détruites. Les ours et autres animaux sauvages, chassés des

forêts, vagabondent dans toutes les directions. Les provisions de toute nature, pour l'homme et pour le bétail, sont anéanties, et la famine se fera inévitablement sentir l'hiver prochain.

Il en est de même dans les bois et les prairies de Minnesota, depuis Breckenridge jusqu'aux Bigwoods. En quelques jours, le feu a balayé deux cents milles.

Les entrepôts établis sur la ligne de Saint-Paul et Pacific railroad sont détruits, et un train ayant essayé de traverser le foyer, tous les passagers ont failli être asphyxiés. Les wagons ont été remplis de cendres fumantes et de morceaux de bois enflammés.

A Peshtego, il n'est resté que quelques hommes, occupés à rechercher et à enterrer les morts. Le feu a commencé dans la soirée du 8 et s'est annoncé par un bruit étrange, semblable au grondement lointain de la mer. Bientôt des globes de feu, pareils à des météores, s'abattirent sur divers points du village, embrasant tous les objets qu'ils touchaient. A cette vue la panique s'empara de la population entière. Chacun se prépara à emporter ce qu'il avait de plus précieux; mais soudain une lumière brillante parut à l'horizon, dans la direction du sud-ouest; le firmament se trouva illuminé et des tourbillons de flammes enveloppèrent le village, brûlant ou suffoquant tous ceux qui n'avaient pas eu le temps de chercher un asile dans la rivière.

Au milieu de cette fournaise, sans cesse ravivée par le souffle de la tempête, on discernait les étincelles électriques s'élançant du sol par millions et allant se perdre dans l'embrasement général.

Plus d'un tiers des 2,000 âmes qui composaient la population de Peshtego a péri dans cette effroyable nuit. Les survivants n'ont dû leur salut qu'à la précaution qu'ils ont eue de rester toute la nuit enfoncés dans les marais ou dans la rivière, se tenant accrochés aux débris flottants, et obligés à chaque instant de plonger la tête sous l'eau pour n'être pas rôtis.

Quatre cents cadavres ont été retirés des cendres; trois cents au moins sont encore dans la rivière ou sous les ruines. Le bois manquant pour faire des cercueils, la plupart des morts ont été emportés à Oconto.

Le nombre des personnes brûlées vives dans l'Etat du Wisconsin dépasse aujourd'hui quinze cents. Il y a eu de très-nombreuses victimes dans les comtés de Dover et de Kewanee.

Il ne reste plus de traces de Mere Kaure. Wrightown et Fort Howard sont menacés. Dans le comté de Calumet, il ne reste pas un vil-

pour m'en contenter. Et puis, ajouta-t-il, le travail de l'étude m'a rendu indifférent sur le chapitre des successions, et j'ai de la peine à me figurer que je vais en recueillir une pour mon propre compte, après une si longue série de liquidations pour les autres.

— Voilà qui est sagement pensé, et j'en augure bien pour la manœuvre de votre fortune. Quand vous êtes entré à l'étude, j'avais déjà pris des informations sur M. le comte de Poligny, votre grand-oncle, auprès de M^e Benoux, mon collègue de Dijon. C'est lui qui vous remettra tous les titres et papiers relatifs à cette succession. Pour le reste, vous jugerez par vous-même jusqu'à quel point les personnes qui entouraient votre oncle étaient intéressantes. Maintenant, déjeunons. Vous pourrez prendre ce soir l'express de onze heures, et vous serez demain à Dijon à cinq heures du matin.

Ils passèrent une partie de la soirée ensemble. Prosper avait consacré l'après-midi à régler quelques affaires et aux préparatifs de départ. Son patron l'accompagna au chemin de fer, où ils échangèrent cordialement une dernière poignée de main.

Une fois en wagon, Prosper s'installa de la façon la plus commode qu'il put trouver pour un garçon deux fois millionnaire et alluma un cigare. Il se demandait comment son oncle avait pu le choisir pour son héritier, se croyant un étranger pour lui. Bientôt le sommeil le gagna par degrés; dans cet état de somnolence, qui n'est ni la veille ni le rêve, ses idées devinrent confuses et il s'endormit.

II.

SYLVAINÉ.

Il était environ cinq heures du matin quand le train s'arrêta à Dijon. La ville dormait encore. Dans la cour du chemin de fer, Prosper aperçut une petite diligence jaune qui faisait le service de correspondance. Le nom de Selongey était inscrit sur la caisse de la voiture; c'était le village que M^e Aubertin lui avait désigné comme le plus voisin de son nouveau domaine. Il avait d'abord formé le projet de rendre visite à M^e Benoux, notaire à Dijon, pour lui demander quelques renseignements sur les personnes qui habitaient le château de Poligny, mais il se laissa séduire par l'idée de se présenter sans annoncer son arrivée. Cette curiosité était très-légitime et dégageait ses impressions de toute idée préconçue. Il laissa donc son bagage à la gare et monta sur l'impériale à côté du conducteur.

Le soleil s'élevait quand il aperçut le village, aux toits couverts de tuiles brunes, couché au pied d'une colline.

La voiture s'arrêta sur la place. Le conducteur lui indiqua un chemin de traverse, et Prosper s'engagea dans un sentier bordé de haies vives. Au bout de dix minutes de marche, le sentier faisait un coude à angle droit et se bifurquait. Il poussa une barrière rustique qui fermait la branche conduisant à une métairie qu'on lui avait signalée.

Sur la gauche, à quelque distance, il aperçut une habitation moderne, bâtie en briques roses et en

pierres de granit bleu, avec ses toits d'ardoise et ses tourelles élégantes. Une grille à fleches dorées, aux extrémités de laquelle étaient deux pavillons carrés à un étage, laissait apercevoir une large avenue sablée avec deux contre-allées plantées de tilleuls énormes. Au fond, les hautes frondaisons d'un parc immense ondulaient dans la perspective.

Prosper avait reçu sans trop d'étonnement l'annonce de son héritage; mais en face de la réalité, il se demandait s'il n'avait pas rêvé, et s'il était bien le possesseur de ce vaste domaine. Cependant autour de lui les oiseaux chantaient et filaient par volées, la rosée étincelait dans les herbes aux premiers feux du soleil, il aspirait l'air frais du matin; il se sentait bien éveillé; il n'avait pas entrepris ce voyage dans un autre but que de visiter son château, qui n'était pas en Espagne, et ses terres qu'il foulait en ce moment. Les aboiements d'un chien le tirèrent de ses réflexions, il releva la tête et, avec cet aplomb que donne la fortune, il s'avança d'un pas libre jusqu'à la grille.

Rien ne remuait dans le château de Poligny. Les volets de la façade étaient fermés, l'herbe verte et drue qui poussait devant la grille semblait n'avoir pas été foulée depuis longtemps.

Il sonna.

Le bruit d'une cloche sonore, éveillant les échos endormis, sembla rompre le charme de ce séjour enchanté. Le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait lui fit tourner la tête dans la direction de l'un des pavillons de la grille, et une jeune fille apparut dans l'encadrement de la croisée.



AMÉRIQUE. — Incendie des prairies. — La Grande-Ravine près de Chicago. — (Dessin de M. Ferrat, d'après le croquis de notre correspondant.



AHMED-BEY et BRAHIM-BEN-ILLES, les derniers chefs arabes faits prisonniers dans la province de Constantine.
(Dessin de M. Janet, d'après les photographies envoyées par M. P. Gelez, chef d'escadron de chasseurs.)

lage, pas une habitation. A Williamson's Mills, soixante personnes ont perdu la vie. La destruction de Holland, Sangatuck, Manistee et autres villages, est confirmée.

Une dépêche de San Francisco annonçait que les montagnes étaient embrasées sur toute l'étendue de la Californie.

Le 12 octobre, la maison d'école dite Lafontaine de Détroit, était brûlée, et, le 15, on nous annonçait sept feux distincts à Syracuse, dont six étaient l'œuvre des incendiaires. On a dû couper la plupart des lignes ferrées.

Heureusement, depuis trois jours, la pluie tombait en abondance et combattait le fléau vers Calumet et Shebergan.

F. EUSTACE.

COURRIER DU PALAIS

Les vacances judiciaires ont pris fin, et cette année, comme l'année dernière, votre chroniqueur des cours et tribunaux a pu esquiver la difficulté, toujours renaissante, de vous dire quelque chose de nouveau sur la villégiature, sur les moustaches des jeunes membres du barreau, sur le silence solennel de la salle des Pas-Perdus. Dieu veuille, à l'avenir, me refuser cet avantage que notre pauvre France a payé si cher!

L'année qui commence a été inaugurée, selon l'usage, avec le cérémonial si bien prévu que, dans mon dernier Courrier, j'ai pu vous le faire connaître d'avance, et très exactement, en trois ou quatre lignes. Pendant que les charpentiers, les maçons, les menuisiers et les peintres font leur vacarme nécessaire qui trouble un peu les méditations des magistrats et l'éloquence des avocats, la justice agit toujours, sa balance à la main, et s'installe comme elle peut dans des chambres provisoires. Essayons de nous isoler des fracas divers que produisent les pics des démolisseurs, les fragments de murailles que l'on renverse, les marteaux, les rabots et les scies; tâchons d'écouter un peu ce que l'on peut entendre.

Mais alors, me voilà sollicité de bien des côtés à la fois: les discours de rentrée, les causes en retard, les causes nouvelles, parmi lesquelles il faut mettre en première ligne le procès commencé depuis quatre jours devant le 6^e conseil de guerre, séant à Versailles, le procès des assassins du général Leconte

et du général Clément Thomas dans la maison de la rue des Rosiers, où tenait ses séances un certain comité de vigilance du 18^e arrondissement.

Pour ce dernier procès, j'attendrai la semaine prochaine, car, bien que les interrogatoires des vingt-sept accusés aient été terminés dans l'audience d'hier, les figures commencent à peine à se dessiner et elles n'apparaîtront complètes qu'après l'audition des témoins, qui doit commencer aujourd'hui seulement. Les discours de rentrée, je dois l'avouer, m'ont paru froids et embarrassés à l'audition comme à la lecture, et d'ailleurs nous ne connaissons encore que ceux qui ont été prononcés à Paris. Les causes en retard! Voilà qui me convient mieux pour aujourd'hui.

D'abord, M^{me} la comtesse de Ginter, baronne de Schlick, qui a passé un marché avec le dernier ministre de l'agriculture et du commerce sous l'Empire, pour le ravitaillement de Paris. Mon Dieu! évidemment, ce n'est pas elle qui, les épaules enveloppées de velours et de ses mains gantées, conduisait les bœufs et les moutons qu'elle s'était engagée à fournir pour le ravitaillement de la capitale, alors menacée d'un siège qui a duré cinq mois; mais, à la lenteur de ces convois, on pourrait croire que pour leur marche elle s'en était rapportée à ses femmes de chambre. Des prorogations de délai sont demandées et obtenues successivement jusqu'au 3 septembre, et tout le monde sait que, le 4, à la nouvelle du désastre de Sedan, un nouveau gouvernement et un nouveau ministre étaient installés. Alors, ordres nouveaux, instructions nouvelles qui interdisent toute prolongation. C'est alors que M^{me} la comtesse de Ginter fit une visite à M^{me} Nicol, la femme de l'inspecteur du marché de la Villette, lui parla fort gracieusement des services que pouvait lui rendre son mari et laissa chez elle certaine pièce d'argenterie, quatre coquetiers d'argent avec leurs petites cuillers à œufs sur un plateau de même métal. C'est par oubli, dit-elle, ou plutôt parce qu'elle était embarrassée, pour faire ses courses de la journée, de ce paquet qu'elle devait venir reprendre le soir ou le lendemain; mais M^{me} Nicol affirme que c'était bien un cadeau et que la baronne avait promis en plus certaine parure en brillants, déjà commandée et qui devait arriver bientôt. Sur ce point dénégation absolue.

En résumé, les bœufs n'entrèrent pas dans Paris, et M. Nicol raconta ce qui s'était passé chez elle à l'inspecteur général.

J'avoue que je ne comprends pas trop ce que venaient faire dans le procès en tentative de corruption d'un fonctionnaire public, les doutes émis sur

la légitimité des titres de noblesse de M^{me} de Ginter, puisque le ministre de l'Empire avait conclu le marché. Que les bœufs arrivassent dans les délais indiqués, voilà tout ce que l'on pouvait raisonnablement demander à cette dame; il importait peu qu'elle eût droit au titre de comtesse, qu'elle se fit appeler baronne de Schlick, comme elle en est convenue, seulement dans ses relations commerciales, ou bien qu'elle fût purement et simplement M^{me} Bose, veuve d'un officier d'administration qu'elle a épousé en Afrique; il importait encore moins qu'elle fût née en 1835, comme elle l'avait dit d'abord, ou en 1830 comme elle l'a dit depuis. Elle posait cette question: Peut-on espérer corrompre un fonctionnaire, par l'entremise de sa femme, au prix de quatre coquetiers en argent et de leurs petites cuillers? C'est tout-à-fait invraisemblable, disait la prévenue, et je me permets de penser comme elle.

— Mais la promesse d'une parure en brillants?

— Mais je nie avoir fait cette promesse!

— Mais M^{me} Nicol affirme que vous l'avez faite!

Et le tribunal correctionnel a admis comme constante la tentative de corruption et a prononcé une peine de 3 mois de prison et 100 francs d'amende.

On m'affirme que l'affaire viendra devant la Cour d'appel; j'en entendrai bien parler et je ne manquerai pas de vous le dire.

Puis vient l'histoire assez commune d'un mauvais ménage: Madame plaide en séparation depuis deux ans contre son mari. Elle lui a apporté, dit-elle, 80,000 francs de rente et il lui alloue généreusement 1,500 fr. par mois pour tenir sa maison sur un grand pied, équipages compris. C'est là un des griefs, le principal peut-être.

Monsieur voyage avec madame, ils vont à Bade et, là, monsieur maltraite madame, il la bat, il l'injurie publiquement, lui prodiguant en public de ces gros mots qui retombent un peu sur lui; puis il la rationne avec une mesquinerie déplorable; elle est obligée pour vivre de mettre en gages ses bijoux et son argenterie, enfin il déclare à haute voix qu'il a ses raisons pour la ménager encore quelque temps; il traîne les services et les injures graves en longueur jusqu'à la mort de son père!

Voilà qui est très-joli et très-prudent sans doute, à la condition que l'on ne s'en vante pas tout haut, car c'est aussi un magnifique grief à produire dans une instance en séparation de corps qu'un mot pareil! Aussi la séparation a-t-elle été prononcée au profit de madame en première instance. Mais, monsieur s'est emporté pour tout de bon et il a demandé reconventionnellement la séparation en s'armant du

Quelques minutes après, du fond de l'avenue, s'avancera un vieillard de haute stature, précédé d'un chien de montagne, noir comme l'ébène. La jeune fille était sortie du pavillon et le rejoignit à mi-chemin. Prosper les observait d'un œil surpris. Le vieillard était vêtu d'une ample veste brune et d'un pantalon de même couleur, sanglé par de longues guêtres, et coiffé d'un bonnet de drap noir affectant la forme phrygienne, sous lequel s'échappaient de longues boucles de cheveux blancs et fins comme de la soie. Son visage entièrement rasé, aux lignes nettes et rigides, semblait coulé dans le moule d'une tête romaine, et, sous des sourcils restés noirs, les yeux brillaient dans l'orbite enfoncé.

La jeune fille paraissait âgée de dix-sept à dix-huit ans. Deux épais bandeaux de cheveux blonds cuivrés, sur un front de camée, encadraient sa physionomie dont la douceur tempérée la vivacité. Ses yeux bleus pensifs, entourés d'un léger cercle d'ambre, exprimaient la surprise et la curiosité, et la vue d'un étranger avait enflammé les teintes roses de son frais visage. Elle portait une jupe à raies noires et blanches, bordée d'une ruche de soie rouge et un mantelet de même couleur.

— Que désirez-vous? articula le vieillard, dont la voix vibrerait comme si elle sortait d'un tube de bronze.

— Je suis le neveu du comte Meslin de Poligny.

La jeune fille baissa la tête pour cacher un sourire, tandis que le vieillard se découvrait devant le nouveau maître.

La grille s'ouvrit.

Le clerc de notaire fit quelques pas en avant comme pour prendre possession de sa demeure, puis il regarda alternativement les deux personnages qui venaient de le recevoir.

— Qui êtes-vous? dit-il en s'adressant au vieillard.

— Je suis l'intendant du château, répondit-il en inclinant légèrement la tête; j'attends les ordres de monsieur le comte.

C'était la première fois que Prosper s'entendait nommer par son titre. Il ne parut pas en être autrement embarrassé.

— Je déjeunerai volontiers, dit-il avec bonne humeur.

L'homme au bonnet phrygien s'éloigna, suivi du chien noir qui l'avait accompagné.

— Mademoiselle, reprit Prosper en s'adressant à la jeune fille, pardonnez-moi si mes questions ressemblent à un interrogatoire. J'arrive de Paris, je n'ai pas encore vu le notaire de mon oncle, et je suis tout à fait un étranger ici.... Vous habitez Poligny, mademoiselle?

— Oui, monsieur. Je suis la demoiselle de compagnie de madame la marquise de Noirsure.

— Madame de Noirsure?... murmura Prosper en interrogeant ses souvenirs, je n'ai jamais entendu prononcer ce nom.

— C'était l'amie de monsieur le comte de Poligny, et je lui ai entendu dire qu'elle ne l'avait jamais quitté depuis l'époque de la Révolution.

— Quel est le nom de l'intendant?

— Il s'appelle Bernard. C'est le filleul du comte, qui l'aimait beaucoup.

— Y a-t-il d'autres personnes qui demeurent au château?

— Benjamin, le valet de chambre, et Marianne, la cuisinière.

— Serais-je indiscret, mademoiselle, en vous priant de vouloir bien déjeuner avec moi?

— J'accepte volontiers, monsieur.

— Vos habitudes ne vont-elles pas être dérangées?

— Je n'ai pas d'habitudes ici. Madame la marquise n'a pas d'heure fixe pour son lever. Quand elle est habillée, je déjeune avec elle.

— Je vous prierai d'être assez bonne pour me montrer le chemin.... De quel nom dois-je vous appeler?

— Mon nom est Sylvaine.

Ils traversèrent l'avenue, montèrent les degrés du perron à balustrade de pierre qui donnait accès dans un vestibule, et pénétrèrent dans un salon d'été dont la porte était ouverte.

La façade principale était du côté de la grille. Le château formait un vaste parallélogramme ouvert, flanqué aux angles de pavillons, et dont les ailes encadraient une pelouse semée d'arbres. A travers les vitres claires des hautes fenêtres, la vue se perdait dans les profondeurs du parc. A quelque distance, coulait un large ruisseau que Prosper, dans son orgueil seigneurial, décora du nom de rivière, erreur assez légitime, vu deux ponts rustiques, une barque amarrée sur le bord et des filets séchant au soleil. Un peu plus loin l'eau formait un vaste

plus gros des griefs, celui qu'il indiquait très-fréquemment par son injure favorite. Et alors il a triomphé autant qu'il pouvait triompher; la Cour a prononcé la séparation à son profit; mais la pension qu'il doit payer est formidable et, — chose plus désolante encore — le beau-père est vivant!

Les journaux judiciaires ont rendu compte de ce procès en indiquant par une initiale le nom des plaidants; pourquoi cela? Il y a tant d'époux désunis dont le nom peut commencer par la même lettre; l'X aurait mieux valu.

Je n'ai pu m'empêcher de remarquer la quantité considérable d'enfants mineurs et très-mineurs qui ont comparu la semaine dernière devant les juges correctionnels sous la prévention de vol. Notez bien que je ne parle pas de ces petits vagabonds fuyards qui sont toujours en notable quantité sur le banc des prévenus, je vous parle de voleurs avec effraction, d'auteurs de vols qualifiés qui, s'ils avaient plus de quinze ans, seraient traduits pour crime devant la Cour d'assises, je vous parle de voleurs à la tire d'une habileté rare.

Ce sont d'abord deux jeunes apprentis de quinze ans et de douze ans, qui, voyageant sur les toits, sont entrés par une fenêtre à tabatière dans la chambre d'une pauvre femme, ont forcé son armoire et y ont pris des bagues. Heureusement le bijoutier auquel ils se sont adressés pour les vendre a prévenu le commissaire de police.

Ah! écoutons les mères: ce sont deux enfants modèles qui n'ont jamais donné le moindre sujet de plainte avant ce jour-là. Une peccadille vraiment, un vol avec escalade!

C'est un autre enfant du même âge à peu près qui amène dans la chambre de sa mère deux camarades qu'il ne veut pas nommer, — toujours en escaladant la fenêtre. Les camarades inconnus prennent la clef d'un voisin, volent sept couverts d'argent, une somme de 100 francs et des foulards; l'enfant a reçu 25 francs pour sa part.

Le tribunal déclare qu'ils ont agi sans discernement, rend les deux premiers à leurs parents, mais envoie le dernier dans une maison de correction. Sa mère, en entendant cela, trépigne de douleur et de colère!

Et puis encore deux petites filles, dont la plus âgée a douze ans et l'autre neuf ans. Elles ont volé aux étalages des marchands de quoi monter une boutique de mercerie et de nouveautés. Et les mères ne s'apercevaient de rien!

Et cinq petits garçons, dont le plus âgé a huit ans, qui sont entrés dans le magasin d'un marchand de jouets, et ont fait tranquillement leur choix. —

Le père de l'un d'eux, — un propriétaire, — disait, pour excuser son fils, que le volé avait servi la Commune.

— Mais, en vérité, lui a dit le président indigné, on croirait que, selon vous, ces enfants ont bien fait!

J'affirme qu'il y a une loi à faire pour les enfants, une loi difficile à rédiger peut-être, mais enfin une loi nécessaire.

PETIT JEAN.

LES MORMONS

J'ai eu le plaisir de visiter le pays des Mormons en 1868, alors que les *Saints du dernier jour* étaient encore séparés du reste des mortels par une misérable route de terre. Il fallait mettre trois ou quatre jours à la parcourir, et Dieu sait dans quels véhicules! soit que l'on vint du côté du Pacifique par la Sierra-Nevada, ou du côté de l'Atlantique par les montagnes Rocheuses.

Aujourd'hui, les Saints ont été envahis par la civilisation des *Gentils*; le chemin de fer du Pacifique passe près de la Nouvelle-Sion, au bord du grand lac Salé, la mer morte des Mormons, et non loin du Jourdain, leur fleuve sacré. En deux jours on peut aller de San Francisco à la ville mormone, en quatre jours de New-York; c'en est fait, la Jérusalem nouvelle n'a plus qu'à déménager.

Mon premier soin, en arrivant en Mormonie, fut d'aller présenter mes devoirs au président Brigham Young (c'est ainsi qu'on appelle le pape des Mormons). Il joint à ses fonctions religieuses celles de grand-prêtre et de prophète, et cumule tous ces emplois avec ceux de banquier et d'industriel. On prétend qu'il a plusieurs millions en dépôt à la banque de Londres. Dans tous les cas il est expert à faire payer la dîme aux fidèles, et il exploite, avec non moins de profit que son Eglise, une manufacture de coton et de laine dans la vallée du Jourdain. Les moutons des fidèles fournissent le tissu dont le pape habille ses ouailles.

La ville du grand lac Salé est curieuse à voir. Les rues sont larges, toutes arrosées. Un canal, qu'une eau vive parcourt, comme les *acacias* du Chili et du Pérou, répand partout la fraîcheur. Les maisons sont entourées de jardins, et toutes isolées les unes des autres, sauf dans le quartier marchand. Cela rappelle les gracieuses habitations des colonies de la mer des Indes, Maurice et Bourbon, avec leur varangue au péristyle élégant.

La maison de Brigham Young a un cachet tout particulier. Elle est entourée de murs et comprend plusieurs édifices séparés. Ici le harem où sont les femmes du prophète, là l'école où il élève ses nombreux enfants, plus loin le bureau de la dîme, où les fidèles payent à l'Eglise le dixième de leur revenu.

Le théâtre des Mormons n'est pas loin de la maison du pape. On y joue, non moins bien que dans les principaux théâtres des Etats-Unis, des drames et des vaudevilles nationaux ou empruntés à ceux de Paris. Une charmante actrice, miss Alexander, remplissait les premiers rôles quand je passais dans la ville sainte. Je lui proposais de venir à Paris; elle marquerait au Gymnase, au Palais-Royal. Elle me répondit par le mot de César, « qu'elle aimait mieux être la première dans son pays que la seconde ailleurs. »

C'est des coulisses du même théâtre que je rapportais un magnifique crâne indien, très-ancien, découvert dans une caverne sépulcrale. Il servait à l'acteur qui jouait le rôle d'Hamlet, dans Shakespeare. J'en ai fait don, avec d'autres crânes également d'époque primitive, au Muséum de Paris; mais c'est assurément le plus beau que j'aie rapporté. Il a vivement étonné le célèbre anthropologiste Pruner Rey, qui l'a étudié, ainsi que notre cher et vénéré maître à tous, M. E. Lartet, ravi depuis à la science.

Le pape des Mormons, bon père avant tout, a voulu que le théâtre fût achevé avant le tabernacle, sous prétexte que, « qui s'amuse, prie. » Ce tabernacle est la construction architecturale la plus étrange qu'on puisse voir. Qu'on se figure une moitié d'œuf gigantesque, coupé sur sa longueur et renversé: c'est le tabernacle mormon. Sous la coque prient les fidèles, le dimanche. C'est là qu'on communie à l'eau, et que, sans le savoir, j'ai, une fois, communiqué moi-même. Je vous raconterai cela quelque jour.

Plus de dix mille personnes peuvent se tenir sous l'œuf de charpente et de plâtre. On y fait, aux époques saintes, des *revivals* monstrueux. L'orgue, tout construit en bois de cèdre du pays par des charpentiers mormons, était sur le point d'être achevé quand j'allai prier au tabernacle. Je visitai aussi la charpente qui soutient tout cet édifice; c'est l'un des plus curieux morceaux de construction que j'aie jamais vus.

Le territoire de l'Utah, que les Mormons occupent, a été défriché, planté, colonisé par eux. Là où il ne poussait que du sel, ils ont fait venir tous les arbres fruitiers, toutes les graminées des climats

bassin entouré de verdure, avant d'aller se jeter dans la rivière voisine qui, moins obscure, figurait sur la carte d'état-major du département encadrée dans l'antichambre.

— J'ai fait servir ici, dit Bernard qui venait d'entrer, pensant qu'il serait agréable à monsieur le comte de déjeuner au salon. C'était l'habitude de son oncle.

— Vous avez bien fait, monsieur Bernard... Le château de Poligny est un véritable paradis terrestre, ajouta Prosper en se tournant du côté de Sylvaine... il y a même un ange à la porte.

— Mais il me semble, répondit-elle avec un joyeux sourire, que l'ange était à la porte pour en défendre l'entrée.

— C'est vrai, mademoiselle, mais je n'ai pas encore mangé de pommes dans mon jardin, répliqua Prosper, étonné d'avoir trouvé cette objection victorieuse.

— Monsieur le comte voudra bien être indulgent, dit encore Bernard. On a dû improviser un déjeuner pour ne pas le faire attendre.

— Comment...? Du gibier, du poisson, de la volaille, du jambon, des œufs, des hors-d'œuvre, du fromage, des fraises, des fruits, des conserves... Que pourra-t-on bien me servir quand on n'improvisera pas?

— Monsieur le comte donnera ses ordres.

— Eh bien, je me déclare satisfait pour aujourd'hui et pour l'avenir. Je vous remercie. Nous nous servirons.

Sur ces mots, l'intendant se retira, et la double porte du salon se referma sans bruit.

— Mademoiselle, dit Prosper qui faisait honneur à la collation avec un appétit de collégien, M. Bernard, qui sait si bien obéir, doit s'apercevoir que je ne sais pas commander, et j'ai bien peur de n'être à ses yeux qu'un nouveau maître inexpérimenté.

— Le comte, — le vieux Meslin comme on l'appelait dans le pays, — m'a dit souvent que son neveu de Paris ferait un gentilhomme républicain.

— Je ne savais pas être connu de lui, et j'ignorais la bonne opinion qu'il voulait bien avoir sur mon compte.

— Il allait assez souvent à Paris dans les dernières années de sa vie, et il vous a rencontré chez son notaire... M^e Aubertin, je crois.

— En effet, je me souviens d'avoir diné quelquefois à la table de mon patron avec un grand vieillard à l'air sardonique qui paraissait s'intéresser à moi. M^e Aubertin m'avait caché son véritable nom, et je ne savais pas être en présence de mon grand-oncle, l'ancien chef du parti jacobin en Bourgogne.

— C'était bien lui. L'hiver dernier, il parlait souvent de son neveu Prosper. Il avait le projet de vous inviter à passer vos vacances à Poligny, quand il est tombé subitement malade... Il est mort en quelques heures, ajouta Sylvaine avec mélancolie.

— Je vois que vous l'aimiez beaucoup, mademoiselle.

— Il m'a toujours témoigné une grande affection, et il en avait aussi beaucoup pour vous.

— Il serait peut-être convenable, dit Prosper

changeant le cours de la conversation, d'informer M^{me} de Noirsure de mon arrivée.

— Voici l'heure de son lever, je vais aller la prévenir.

— Bernard ira.

— Bernard ne pourrait se présenter devant elle sans être demandé.

— Cette étiquette de cour me semble bien tyrannique... Vous n'êtes ici l'esclave de personne, je suppose?...

— Je suis demoiselle de compagnie, et je ne voudrais pas être la cause, même involontaire, d'un changement dans ses habitudes.

— Puis-je vous demander pourquoi?

— Le comte désirait qu'il en fût ainsi.

— M^{me} de Noirsure reçoit-elle? interrogea Prosper après quelques moments de silence.

— M. le curé de Selongey vient assez régulièrement faire sa partie. Son médecin et M. Benoux, le notaire, viennent aussi, mais plus rarement.

Un coup de sonnette retentit. Il avait l'éloquence impérative d'un ordre.

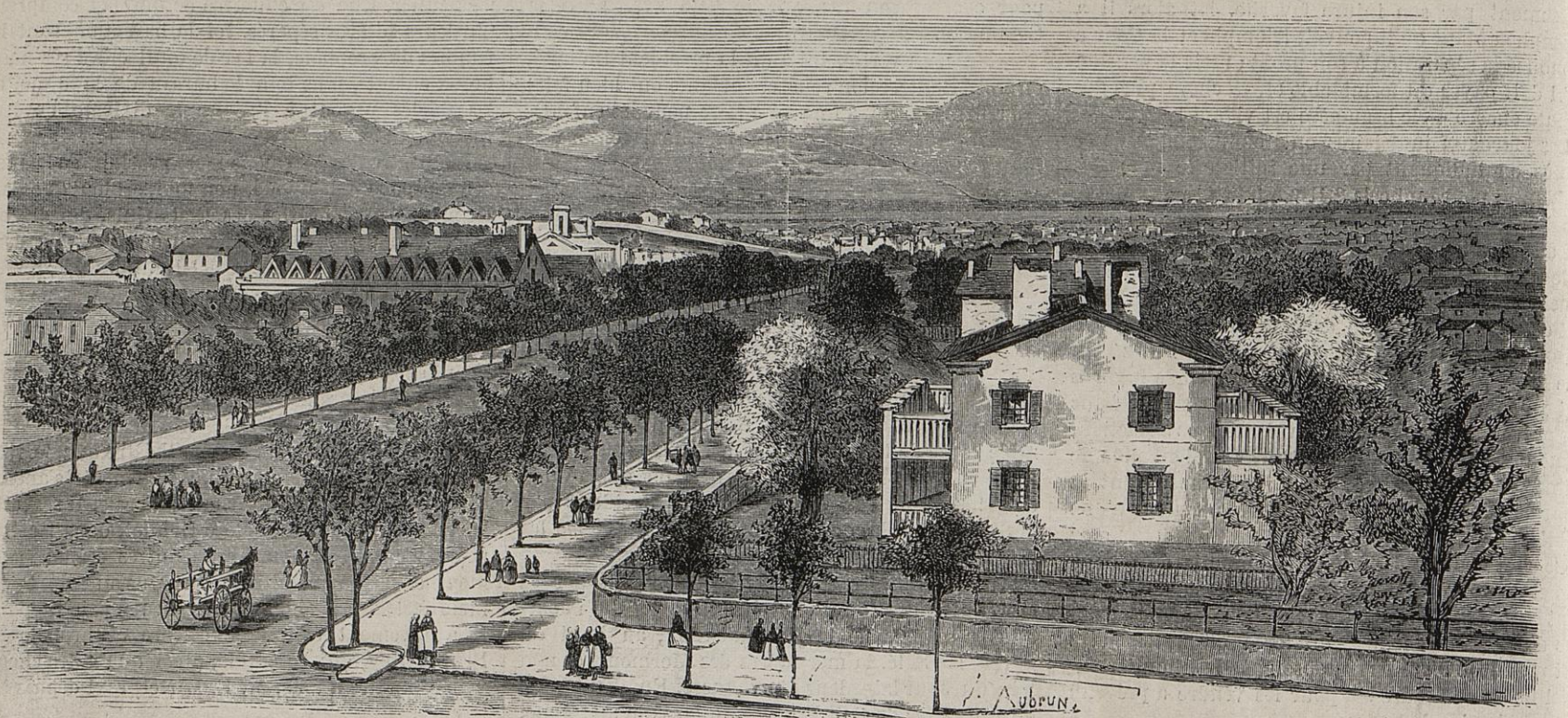
Sylvaine se leva.

— Vous n'avez pas achevé de déjeuner, mademoiselle?

— Dans un instant je serai revenue.

CHARLES JOLIET.

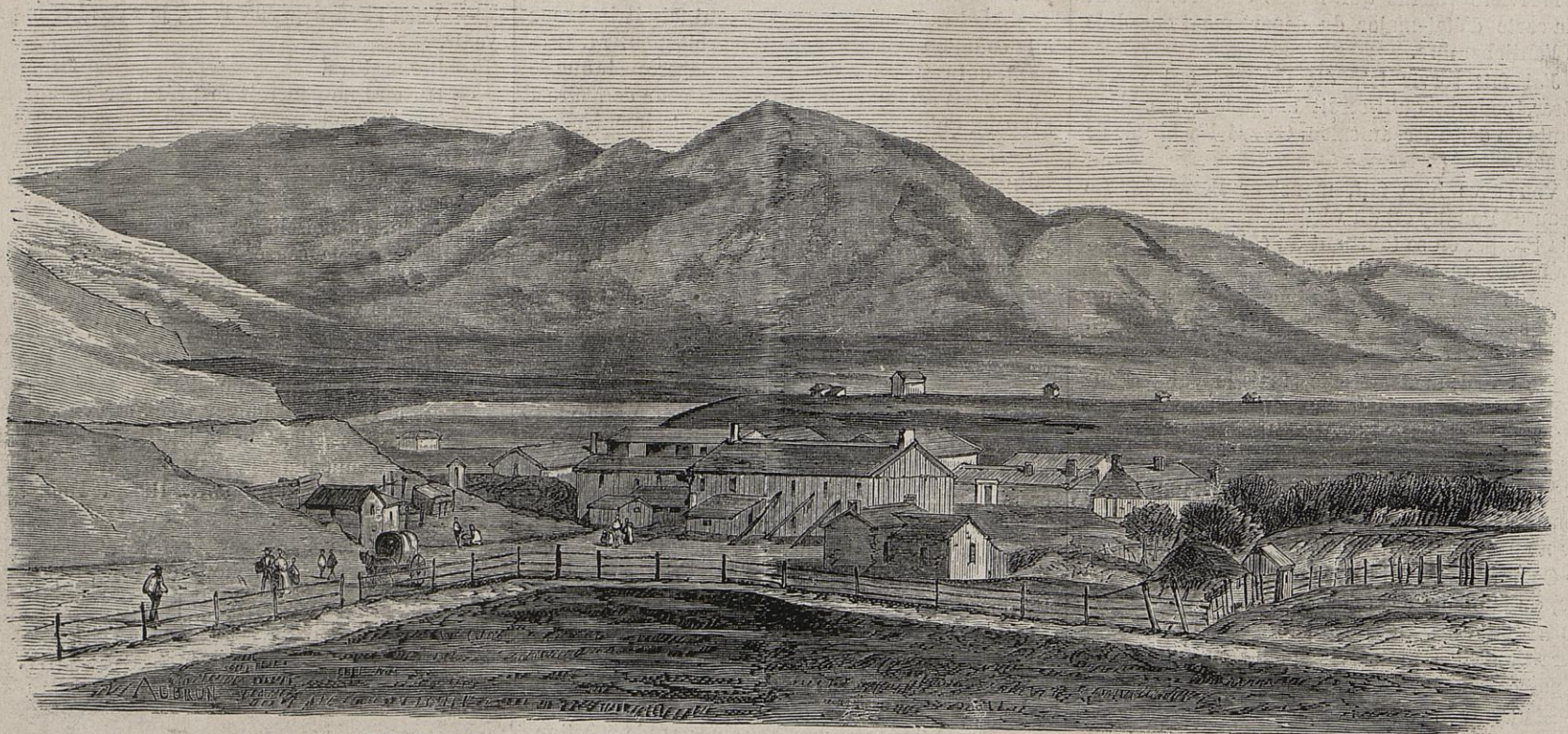
(La suite au prochain numéro.)



La maison de Brigham Young à la ville du Grand lac salé.



La ville du Grand lac salé. — Vue de l'une des rues.

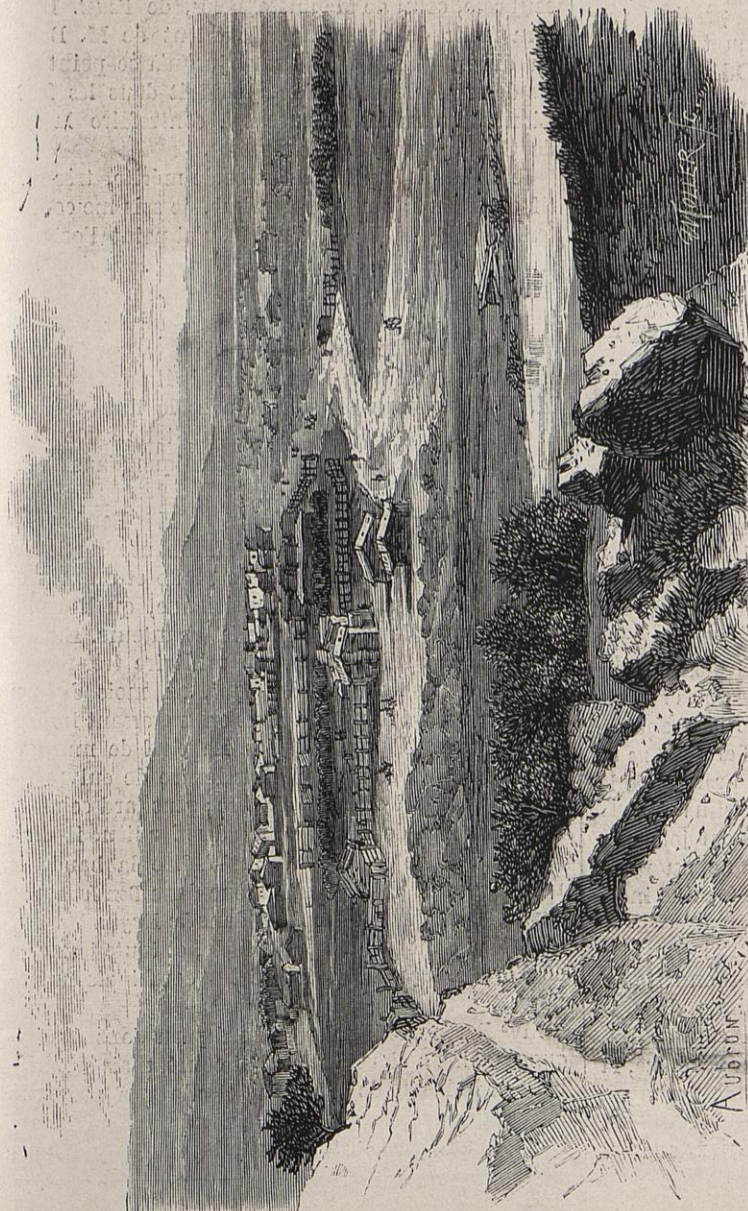


Fabrique de coton et de laine de Brigham Young dans la vallée du lac salé.

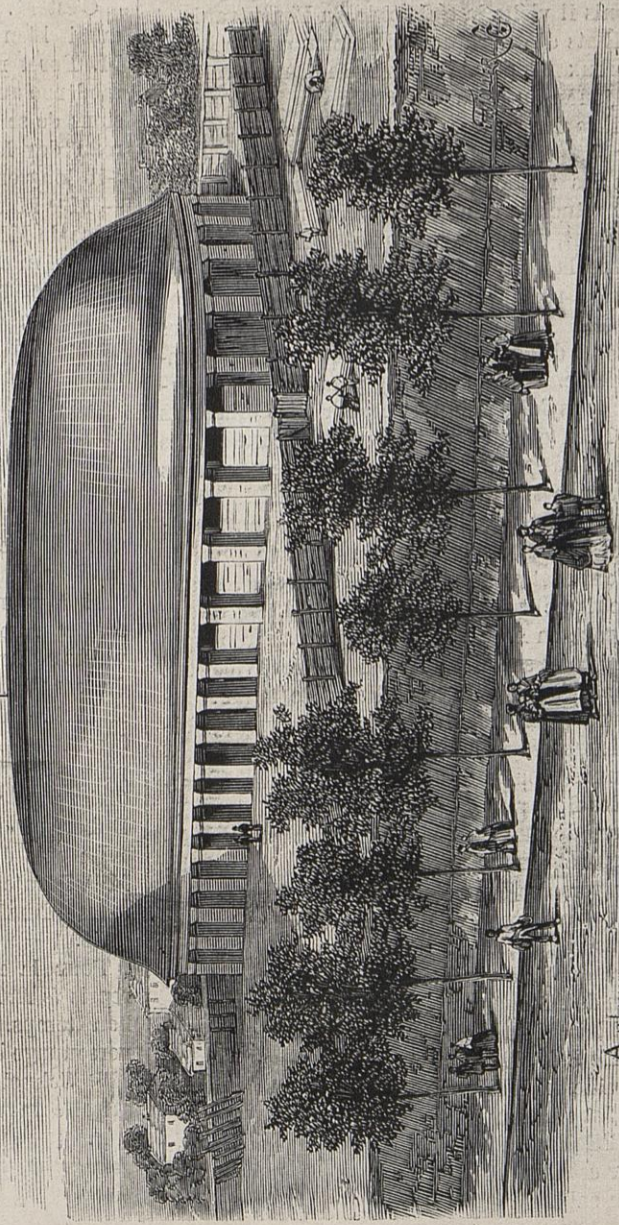
LES MORMONS. — (Dessins de M. Embrun, d'après documents de M. Simonin,



Maison de bain des Mormons. — Cité du Grand lac salé.

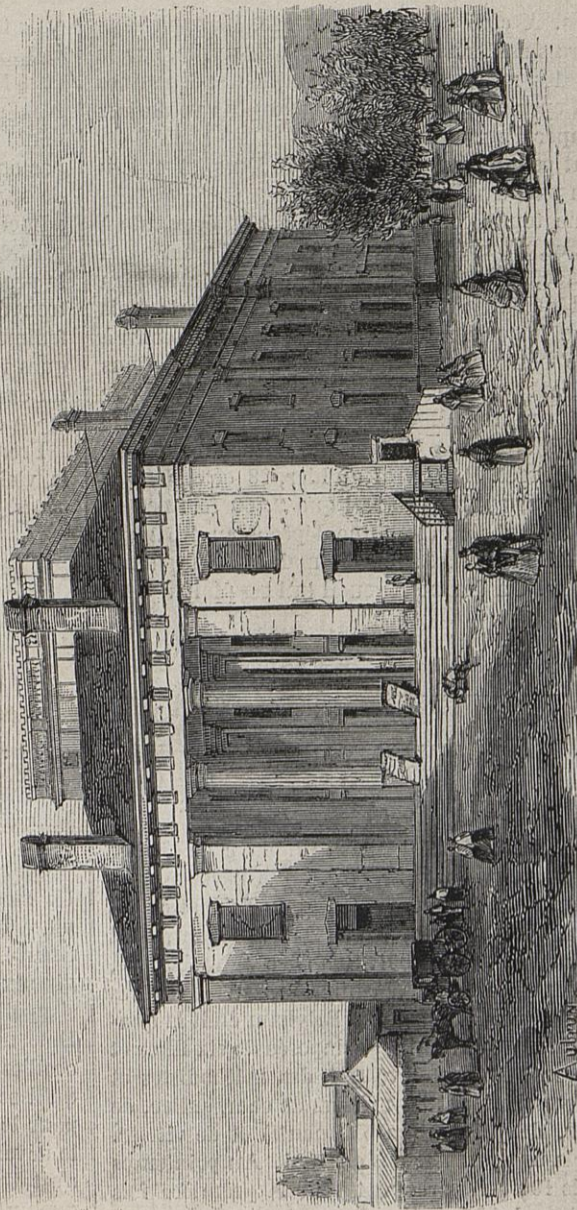


(Coalville) ville des Mormons sur le Weber.



Grand tabernacle des Mormons. — Cité du Grand lac salé.

LES MORMONS. — (Dessins de M. Embrun, d'après les documents de M. Simonin.)



Théâtre dit « Brigham Young's » — Cité du Grand lac salé.

tempérés. A côté de la ville sainte, ils exploitent des sources sulfureuses chaudes ; à Coalville, sur le Weber, des mines de charbon ; ailleurs, des mines de fer. Cependant le pape les engage plus volontiers à s'occuper d'agriculture.

Ils ont peu à peu éloigné les Indiens, et ont su vivre en paix avec eux.

Somme toute, cette théocratie est intéressante à étudier, et, n'était l'institution de la polygamie qui la dégrade, elle mériterait de nous pour le bien matériel qu'elle a fait dans le grand désert ; mais voici que le gouvernement fédéral se décide enfin à y mettre bon ordre. Les dernières nouvelles nous annonçaient que le pape allait être jugé « pour cohabitation impudique et licencieuse avec seize femmes différentes. » Ce sont les termes mêmes du mandat d'arrêt. Il est vrai qu'hier, 28 octobre, une dépêche nous apprenait aussi que 2,500 femmes de l'Utah venaient d'adresser une dépêche au président Grant, en lui demandant de maintenir la sainte institution. On devine l'accueil qui sera fait à cette pétition.

L. SIMONIN.

BRIGHAM YOUNG

Brigham Young, président et prophète de l'église des mormons, passe, pour être, en Amérique, l'un des hommes les plus remarquables du XIX^e siècle. — Il est né à Whitingham, comté de Windham, État de Vermon le 1^{er} juin 1801. Son père John Young, était un des vétérans de Washington, sous les ordres duquel il fit trois campagnes. Brigham était le quatrième enfant de sa famille, composée de six filles et cinq garçons. Il fut élevé par des méthodistes et apprit successivement les métiers de charpentier, de menuisier, de peintre (en bâtiments) et de vitrier. Il se maria une première fois en 1824. Au printemps de l'année 1830, il parcourut pour la première fois aussi le livre des Mormons. Deux années après il fut baptisé et reçu comme membre de l'église de Jésus-Christ, puis il visita la Colombie, la Pensylvanie et d'autres États d'Amérique où le mormonisme faisait de nombreux adeptes. Il perdit sa femme vers les derniers jours du mois de septembre de la même année et il se dirigea vers le Kirtland, dans l'Ohio, pour voir Joseph Smith, le prophète mormon. C'est au milieu des immenses forêts de Kirtland que le fondateur actuel de la nouvelle religion et son futur chef, se voient, s'expliquent, et s'entendent sur les préceptes de la doctrine. Brigham Young, ne tarde pas à se faire remarquer parmi les fidèles les plus zélés, aussi le trouvons-nous en 1833 au nombre des douze apôtres de l'église mormone, dont il se fit nommer le président quelques mois plus tard. Ces nouvelles fonctions l'obligèrent à parcourir les différents États de l'Est et partout il réussit à recruter des prosélytes, à bâtir des temples et à réglementer les diverses branches de l'église. En 1840, il débarque en Angleterre avec quelques-uns de ses confrères ; là ils parviennent à former un noyau de plus de mille personnes et un journal, le *Millennial Star*, organe du mormonisme qui parut à Liverpool. De retour de son voyage en Angleterre, Brigham apprend que Joseph Smith et son frère Hiram apôtres, viennent d'être assassinés à Carthage. L'heure de la persécution a sonné pour les Mormons, à Nauwoo, résidence habituelle de la famille de l'apôtre les massacres deviennent journaliers, la vie n'est plus en sûreté pour les fidèles. Brigham, accompagné de mille de ses coreligionnaires, abandonne le pays et se dirige avec eux et leurs familles sur les bords du Missouri, à travers des contrées alors sauvages et incultes, et il passa les hivers de 46 et de 47 à Conneil Bluffs, gros village, de l'État de Jowa. Vers les premiers jours du printemps de 47, les fugitifs prirent la direction de l'Ouest, sur les montagnes Rocheuses, et le 24 juillet suivant, ils s'arrêtèrent dans la vallée du grand lac Salé. Le dernier jour du même mois, la grande ville des Mormons était fondée, et Brigham Young en fut élu gouverneur.

Depuis, l'Église a prospéré, si bien qu'aujourd'hui ce bonheur est devenu une vilaine tache à faire disparaître du sol libre de la libre Amérique. C'est la

voie ferrée qui l'a découverte à nu avec toute son immoralité. Le puritanisme en aura bientôt raison, et si les maris s'en plaignent, à coup sûr, leurs faibles servantes en seront enchantées. Leur figure dénote le découragement le plus complet, il n'est pas de voyageur qui ne soit sorti de la ville dégoûté de spectacles que la civilisation actuelle ne peut admettre à ses côtés. Le musulman, le harem, a peut-être sa poésie, à Salt-Luke, c'est moins que de la prose. L'homme avide de bien-être n'avait rien trouvé de mieux que de se faire servir par des... femmes, rebut de l'Irlande, de la Suède et de quelques villages de la Belgique. — A chacun il donnait un emploi dans la maison. C'était trancher d'une façon originale la question du salariat....

Frère Sam, tu vas balayer tout ça. Tant mieux, la vieille Europe charmée t'envoie ses *best compliments*.

LEO NYE.

THÉÂTRES

ODÉON : *Un mauvais Caractère*, comédie en trois actes, par MM. Potron et Nitot. — VAUDEVILLE : *Les Pelotons de Clairette*, par M^{me} Louis Figuiet. — PALAIS-ROYAL : *La Mariée du mardi gras* ; rentrée de Brasseur.

On avait déjà *Un vilain Monsieur* ; voici maintenant *Un mauvais Caractère*. Ce n'est pas précisément une pièce à sensation. L'action se passe aux eaux de Saint-Sauveur, ce qui nous vaut une galerie d'originaux d'un genre un peu suranné. Le héros, qui s'appelle Chavigny (il pourrait s'appeler aussi bien Dorlange ou Floricourt), fait siffler sa badine aux oreilles de cinq ou six bourgeois timides, jusqu'à ce qu'il se rencontre un jeune homme assez impatienté pour le corriger d'un coup d'épée. Trois actes pour le développement d'un tel caractère, c'est beaucoup, c'est trop. Picard ou Scribe se serait contenté de quelques scènes resserrées dans un acte, sous le titre de *l'Impertinent*.

C'est M. Porel qui joue Chavigny et qui le joue aussi bien que possible. J'aurais préféré voir M. Porel rester au Gymnase, où son talent très-moderne aurait mieux trouvé qu'à l'Odéon les occasions de se déployer. Je me le rappelle dans Valmoreau des *Idées de Mme Aubray* ; peut-être attendra-t-il longtemps une création pareille à celle-là. — M^{me} Marie Colombier ne fait que traverser la pièce de MM. Potron et Nitot, en robe à traîne et en chignon couleur de feu ; c'est assez pour sa beauté et trop peu pour son talent. — M. Eugène Provost a du zèle et d'excellentes intentions comiques ; mais il ne peut arriver à transformer un mauvais rôle en un bon.

Au Vaudeville, la femme d'un savant, M^{me} Louis Figuiet, déjà connue par d'intéressants romans, s'est essayée dans une petite comédie : *Les Pelotons de Clairette*. Rien de plus simple et de plus agréable ; Carmontelle n'aurait pas mieux fait. Clairette est une gentille soubrette que sa maîtresse ne dédaigne pas de consulter sur les deux prétendants qui aspirent à sa main. Les qualités de l'un et de l'autre sont représentées par des pelotons de laine de diverses couleurs ; le tablier de Clairette figure l'urne du scrutin. Qui sera nommé, de Gaston ou de Robert ? Un premier dépouillement des votes semble favorable à Robert ; mais au ballottage la chance se prononce décidément pour Gaston. *Les Pelotons de Clairette* ne vous rappellent-ils pas les oranges de la Dubarry ? « Saute, Choiseul ! saute Praslin ! »

Le rôle de Clairette est très-gentiment joué par M^{lle} Barateau ; et Saint-Germain donne un relief extraordinaire à une figure de paysan à peine indiquée.

Pour la rentrée de Brasseur, le Palais-Royal a repris *la Mariée du mardi gras*, une bouffonnerie du bon temps. Brasseur est toujours épique dans le personnage du villageois Groseillon. A côté de lui, M^{lle} Schneider a repris son rôle de Bérénice, la grisette marseillaise. La salle est comble chaque soir.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

REVUE DE L'ANNÉE

2^e article (1).

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : reprise de *Don Juan*, opéra en cinq actes de Mozart.

Nous nous sommes engagé à passer, ne fût-ce qu'au galop, une revue des petits événements lyriques de cette trop mémorable année 1871.

Après un premier article qui n'était qu'une vue d'ensemble, un croquis panoramique, il convient d'entrer dans quelques détails. Et pour commencer, relisons les affiches de l'Opéra. Ce théâtre, d'ailleurs, s'impose avant tous autres par son importance, et aussi par le fait récent de la reprise de *Don Juan*.

L'Opéra, avait failli faire son ouverture dans les derniers jours de feu la Commune. On devait y donner le 22 mai une représentation solennelle dont voici le programme :

Ouverture de *Freyschutz* ;

Hymne aux Immortels, paroles de Victor Hugo, musique de Pugno ;

Le Trouvère (1^{er} tableau du 4^e acte) ;

Intermèdes : Air du *Ballo in Maschera* ; *Patria* (paroles de V. Hugo, musique de Beethoven) ; Air des bijoux de *Faust* ; scène finale de *Nahel* (opéra de M. Litolf) ; trio de *Guillaume Tell* ; *l'Alliance des peuples*, marche et chœur de R. Pugno ; *Vive la Liberté* (paroles de Chénier, musique de Gossec).

La Favorite (4^e acte).

Mais la représentation n'eut pas lieu pour cause de bataille ; ce jour-là même, le 22 mai, la fusillade était déjà engagée dans le quartier de l'Arc-de-Triomphe.

Cependant l'Opéra a repris ses exercices dans le courant de juin ; et la troupe, constituée en république, en attendant M. Halanzier, son directeur, a fait accueil à quelques débutants.

Un des plus remarquables parmi ces nouveaux venus est à coup sûr M. Bouhy, qui a paru dans un seul rôle, celui de Méphistophélès, de *Faust*. Il me sera facile de caractériser le talent de M. Bouhy en disant qu'il imite Faure jusqu'à ce point précis de ressemblance qu'on applaudit dans les frères Lionnet quand ils s'amuse à contrefaire la voix de Gil-Perès ou celle de Grassot.

Je ne conteste point ce genre de mérite, très-relatif cependant ; au besoin même, je sais me contenter d'une copie fidèle quand je n'ai point l'original devant moi. Pourtant il eût été désirable que M. Bouhy chantât plusieurs rôles pour qu'on pût juger de ses qualités personnelles, et bien s'assurer que cette ressemblance constatée avec un modèle applaudi n'était que fortuite. Mais il paraît que M. Bouhy n'a pu s'entendre avec la direction sur le chiffre de ses appointements, de telle sorte qu'il se dispose à débiter à l'Opéra-comique (dans *les Noce de Figaro*, dit-on).

Nous avons eu aussi le début de M^{lle} Berthe Thibaut. Heureuse recrue. M^{lle} Thibaut, sortie du Conservatoire avec un prix de piano et un prix de chant, est une excellente musicienne, qualité plus rare qu'on ne le suppose chez les chanteurs. Elle est la fille d'un chef de musique militaire très-remarquable dans sa spécialité, et qui, au mois de mai dernier, a été tué par un obus en traversant imprudemment les Champs-Élysées. Le chef de musique Thibaut avait commandé l'orchestre de cuivre du 9^e dragons, qui est resté célèbre ; plus tard celui du 2^e cuirassiers de la garde ; en dernier lieu, il dirigeait la fanfare de l'Opéra, c'est-à-dire la bande de musiciens qui paraît sur la scène dans *Don Juan*, par exemple, ou dans *le Prophète*, dans *les Huguenots*, etc. Sa fille a donc été à bonne école, et toute jeune, a eu l'oreille façonnée à toutes les combinaisons sonores.

M^{lle} Berthe Thibaut a d'abord paru dans *les Huguenots*. Elle a chanté le rôle si court, mais si périlleux de la Reine de Navarre, et elle y a prodigué tout ce que sa voix, très-bien timbrée, a de meilleur. Le style aussi est fort louable, et, ainsi que nous

(1) Voir le n^o du *Monde illustré* du 7 octobre.

l'avons dit, dénote chez la jeune débutante un instinct musical déjà très-développé.

Pourtant, je dois convenir que M^{lle} Thibaut a sensiblement fléchi dans l'estime des connaisseurs, lorsque, quelques jours plus tard, elle a abordé le rôle de Marguerite dans *Faust*. Ce rôle, déjà redoutable par les souvenirs que M^{me} Carvalho y a laissés, demande à être détaillé, étudié, rendu avec la finesse d'une comédienne expérimentée, et ne peut que trahir une novice qui paraît pour la seconde fois devant le public. Toutes les grâces de la jeunesse n'y sont comptées pour presque rien et ne valent point cette science profonde qui ne s'acquiert qu'avec le temps.

L'Opéra nous a donné aussi une reprise très-passable de *la Juive*. J'ai dit très-passable, et je n'ajoute rien de plus, si ce n'est que ce superlatif me semble encore bien exagéré.

Puis sont venues les représentations de *Robert-le-Diable*. Le rôle d'Alice était tenu par M^{lle} Mauduit, qui y obtenait la récompense trop tardive qui est due à son réel talent.

Enfin nous avons eu le début, dans *Faust*, de Gailhard, ex-baryton de l'Opéra-Comique. La voix de ce jeune artiste est des plus belles, encore qu'il la détériore en chantant parfois de la gorge (vice français); mais ce désavantage est compensé, si l'on veut, par une science déjà très-mûrie de la scène.

Nous attendons Gailhard aux rôles les plus difficiles du répertoire, à celui de Nelusko, ou même à celui d'Hamlet, ne fût-ce que pour taquiner un peu M. Faure qui nous menace trop souvent de son départ.

Le même soir, début très-passable de M^{lle} Fidès Devriès, qui tient convenablement le rôle de Marguerite, en dépit d'une voix un peu sèche et froide.

— Que disions-nous de Faure, le baryton errant? Il vient justement de rentrer à l'Opéra, dans *Don Juan*; et c'a été fête carillonnée! Nous retournerons l'entendre, ou pour mieux dire écouter pour la centième fois l'œuvre impérisable de Mozart, qui doit autant à ses talents de comédien qu'à sa voix si savante le beau regain de gloire qu'elle récolte en ce moment.

Mais ce n'est pas dans l'espace de quatre lignes qui nous reste à remplir que nous pouvons traiter un pareil sujet. Aussi nous demandons au lecteur le sursis de huit jours que plusieurs fois déjà il a bien voulu nous accorder.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO : M. Halanzier a pris la direction de l'Opéra, à partir du 1^{er} novembre. — Le prix de Rome vient d'être décerné à M. Serpette, élève de MM. Duprato et Amb. Tho-

mas. — Les ouvriers sont en train de poser les parquets dans la nouvelle salle de l'Opéra, dont on vient d'essayer l'éclairage extérieur. — Toujours même incertitude au sujet de l'ouverture du Théâtre-Italien. — *Gallia*, ode symphonique de M. Gounod, vient d'être exécutée à l'Opéra-Comique, après deux auditions au Conservatoire. — A deux heures, tous les dimanches, concert au Cirque Padeloup, aux Variétés, au Vaudeville, au Grand-Hôtel... foule partout!

A. L.

LA MODE ARTISTIQUE

RECUEIL DES MODES LES PLUS NOUVELLES

PAR GUSTAVE JANET

LES ÉPREUVES SONT IMPRIMÉES A DEUX TENTES, SUR PAPIER EXTRA-FIN COLORIÉES ET RETOUCHÉES A L'AQUABELLE

PARIS	DEPARTEMENTS
SIX MOIS	SIX MOIS
9 fr.	11 fr.
UN AN	UN AN
18 fr.	22 fr.



UN NUMÉRO PRIS AU BUREAU : 4 FRANCS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Les Abonnements partent des 1^{er} et 15.

ÉTRANGER :		ÉTRANGER :	
Angleterre.	Hollande.	Présil.	Varoc.
Suisse.	Espagne.	Pérou.	Valachie.
Italie.	Portugal.	Chili.	Moldavie.
Prusse.	Autriche.	Etats-Unis.	Turquie.
Danemark.	Etats-Romains.	Egypte.	Grèce.
Belgique.	Allemagne.	Tunis.	Suede, Norvège
Six mois.	43 fr.	Six mois.	45 fr.
Un an.	26 fr.	Un an.	30 fr.

Envoyer un mandat sur la poste au nom de M. Gustave JANET
11, CARREFOUR DE L'OBSERVATOIRE. 11

ROBES ET MANTEAUX

ARIGON ET BORDET

Maison de premier ordre. — Atelier de couture.

Modèles les plus nouveaux

Paris, 10, rue du Bac, Paris.

Faubourg Saint-Germain.

A LOUER OU A VENDRE

CHARMANTE VILLA, située 27, boulevard d'Argenson, parc de Neuilly. — Délicieux jardin avec petite rivière. Ecurie et remise.

S'adresser pour traiter à M. Audbourg, 13, quai Voltaire. — La propriété est à 20 minutes de Paris, en voiture.

CHRONIQUE ÉLÉGANTE

Voici venir l'hiver. Ses avant-courrières, les gelées d'automne, nous l'annoncent assez sévère; néanmoins, il promet d'être beau. Déjà pendent aux arbres dénudés ces stalactites de pierreries que leur donne le givre, et que nos joailliers leur envoient pour la transparence et l'éclat. A chaque saison sa beauté.

Mais, quoi qu'en disent les amants du beau, brrr! il fait bien froid. On se glacerait à contempler la beauté de messire l'Hiver, si l'industrie humaine n'avait su modérer ses rigueurs.

Les magnifiques fourrures de la maison Bonheur bravent tous les autans. Leur somptueuse élégance prête des charmes plus attrayants encore à la beauté féminine, si compromise par les rudes frimas, qui ne sont pas galants, tant s'en faut! Vous trouvez dans cet établissement le plus complet assortiment de pelletteries du globe. Nowgorod, Astrakan, le Kamchatka, l'Amérique du Nord, lui payent tribut.

La vaste impulsion donnée par la maison Bonheur (36, rue d'Aboukir) à ses relations commerciales lui permet de livrer ses précieux articles à des prix d'une modicité que nul ne saurait atteindre.

Elle a de ravissants paletots en astrakan, empreints de la plus exquise coquetterie parisienne, au prix de 90 fr.; des rotondes de roses, garnies et doublées, à 190 fr.; manchons renard du Canada, à 24 fr.; manchons skuns, à 12 fr. 50, nids bien doux pour de jolis doigts glacés.

Elles sont bien chaudes, ces pelisses Boyard. Les hommes les plus frileux doivent s'y reconforter au milieu de la plaine nue où siffle la bise; et les tapis de voiture chaufferaient les pieds mignons de la Parisienne, si elle entreprenait un voyage en traîneau dans les steppes de la Sibérie.

La maison Bonheur est connue pour la loyauté de ses transactions; néanmoins, ses fourrures sont garanties sur facture.

**

Un précieux accessoire de la toilette d'hiver, que

ÉCHANGE DES TITRES

DE LA RENTE ITALIENNE

LA CAISSE GÉNÉRALE pour favoriser le développement du Commerce, de l'Agriculture et de l'Industrie.

RUE LAFFITE, 56, A PARIS.

se charge de l'échange des titres de la rente italienne dont les coupons sont épuisés. Les titres actuellement revêtus du timbre français seront remplacés par de nouveaux titres également timbrés.

ON DEMANDE

des agents dans toutes les localités.

Boulevard de Strasbourg, n° 34. **A L'EST** Au coin de la rue du Château-d'Eau

MAGASIN DE NOUVEAUTÉS

MAISON DE CONFIANCE

Très-grand choix de marchandises : **BON MARCHÉ EXCEPTIONNEL**. Pas de réclames, pas de frais luxueux, toujours payés par l'acheteur. Supprimer ces dépenses, c'est faire profiter sa clientèle d'une **GRANDE RÉDUCTION DANS LES PRIX**.

Traité du Dr G.-Duvivier. Maladies spéciales des 2 sexes. 700 p. et fig. notice gratis. Bd Sébastopol 7.

LE RÉPARATEUR AU QUINQUINA

rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi f° de la broch., 11, r. de Trévise.

LES DEUX GRANDS SUCCÈS

L'OMBRE, opéra-comique en trois actes (libretto), par M. de Saint-Georges Prix franco. 1 25

LE TESTAMENT DE M. DE CRAC, opéra-bouffe en un acte (libretto), par M. Jules Moineaux. Prix franco. 1 25

Chez E. LACHAUD, éditeur, place du Théâtre-Français, 4, à Paris. — Envoi franco contre timbres-poste.

Vient de paraître

LA RANÇON AUX PRUSSIENS

MANUEL

DES NOUVEAUX IMPÔTS

Un vol. in-18 de 72 pages

En vente aux bureaux du *Moniteur universel* et chez tous les libraires.

Prix : 40 centimes

Ce volume est indispensable à tous les contribuables français, qui y trouveront le texte des nouvelles lois votées par l'Assemblée nationale, précédées d'un Index et de Notes explicatives.

ENVOI FRANCO pour la France et l'Algérie, contre 50 cent. — Adresser les demandes à M. Bourdilliat, administrateur, 13, quai Voltaire, Paris.



La machine à coudre LA SILENCIEUSE, spéciale pour la famille, et qui se vend seulement aux inventions modernes, l'emportera toujours sur ses nombreux concurrents et contrefacteurs par la supériorité de sa construction, la précision de ses guides, l'élégance de ses meubles et les nombreux perfectionnements qu'elle a ajoutés à sa machine, LA SILENCIEUSE, avec presseur gradué et

échelle chiffree, permettant de coudre toutes espèces d'étoffes sans rien démonter. — Aucune succursale, envoi direct, franco de port et d'emballage. — S'adresser à M. Bourdin, 43, rue de Richelieu. Aux inventions modernes.

LES CHANTS DE GUERRE DE LA FRANCE

EN 1870

Sous ce titre, l'éditeur Lachaud va mettre sous presse un volume qui renfermera les chants qui ont été composés à l'occasion de la guerre.

Les poètes qui voudraient voir leurs œuvres insérées dans ce volume sont priés de les adresser à M. Lachaud, 4, place du Théâtre-Français, avec un mandat de 5 francs, qui leur donnera droit à un exemplaire du recueil.

SANTÉ La flanelle, préparée par le docteur BOURDONNAY, 12, boulevard Saint-Martin, Paris, est recommandée par toutes les sommités médicales, comme indispensable à l'hygiène

BÈGUE L'INSTITUTION des BÈGUES de PARIS ouvre cours 6 novembre et 2 janvier. Ecrire à MM. Chervin, avenue d'Eylau, 90.

le cache-nez. C'est une des heureuses innovations de la mode moderne. Quand le cache-nez ne ferait que préserver des rhumes de cerveau et des enrouements, il mériterait, à ce seul titre, la vogue dont il jouit.

Une des conditions de son existence, c'est l'élégance; aussi ne le porte-t-on plus en laine, mais en foulard de l'Inde.

La *Malle des Indes*, la plus importante des spécialités du genre, a fourni une magnifique collection de cache-nez en tissu indien, qui comprend tout ce que la fantaisie peut rêver de plus charmant, tout ce qui peut séduire le goût le plus sobre: cache-nez blanc à bordure satinée; cache-nez de soie cachemire aux tons doux et fondus; cache-nez de nuances variées avec bandes armurées; cache-nez demi-deuil, etc., etc. Tous ces foulards fins, souples et moelleux, à la fois chauds et légers, sont le complément obligé de la toilette du gentleman. On les expédie par boîtes d'une douzaine, de la plus jolie variété. Il est nécessaire d'indiquer à la *Malle des Indes* (24 et 26, passage Verdeau) le prix que l'on veut mettre à ces douze coquettes merveilles.



BRIGHAM YOUNG, grand chef des Mormons, condamné par le gouvernement des États-Unis. — (Voir page 310.)

Rendre à la chevelure sa couleur primitive? n'est-ce que cela, disent les fabricants de panacée universelle. Vite ils se mettent à l'œuvre (l'ignorance ne doute de rien), et ils vous fabriquent des produits plus ou moins efficaces, mais surtout dangereux, qui ont toujours un résultat assuré, celui de vous donner de violentes migraines.

Avec eux, la promesse: plus de cheveux blancs, est toujours réalisée, car ils vous rendent chauve en stérilisant le cuir chevelu; vous payez cher, alors, le plaisir d'avoir recouvré vos cheveux noirs ou blonds pendant un temps fort éphémère.

Un savant chimiste, M. Crucq a voulu traiter les cheveux blancs comme des malades; c'est avec des éléments sains et naturels qu'il agit. Son *réparateur* au quinquina n'est autre qu'un onctueux sédatif qui fortifie le cheveu et le recoloré progressivement en s'introduisant dans la bulbe.

Cette savante préparation, dont les vertus hygiéniques sont incontestables, a valu à son auteur la faveur d'être nommé fournisseur de la reine d'Angleterre et de l'empereur de Russie. (11, rue de Trévise.)

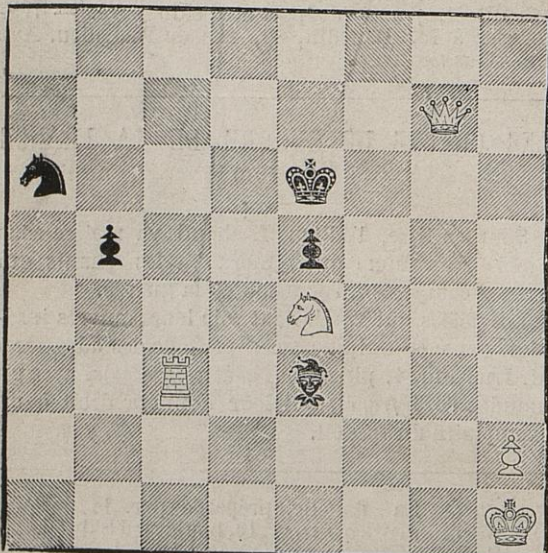
C^{SS}E A DE BORRETTY.



ALGÉRIE. — Vue du village de Palestro au moment de l'incendie. — (D'après le croquis de M. Materre.)

PROBLÈME N° 389

COMPOSÉ PAR M. LE CAPITAINE CHAROUSSET



Les blancs font mat en quatre coups.

Solution du problème n° 387.

- | | |
|-------------------------|----------------|
| 1. C 4 F | 1. P pr. C (A) |
| 2. F 2 C | 2. P 6 F |
| 3. P 4 B, échec | 2. R 5 F |
| 4. F 1 F, échec et mat. | |

(A)

- | | |
|------------------------|----------|
| 2. F 3 R | 1. P 5 R |
| 3. C 5 T, échec | 2. R 3 F |
| 4. T 5 C, échec et mat | 3. R 4 F |

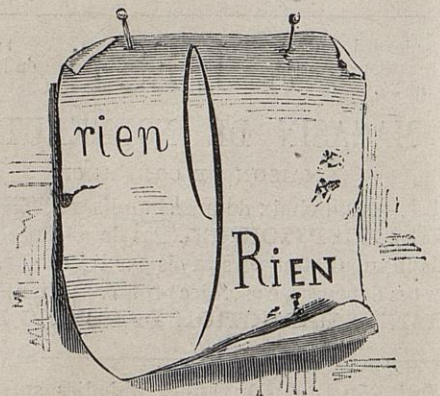
Solutions justes: MM. L. de Croze, à Marseille; Chevance et Oudart, cercle des Echecs de Vitry-le-François; J. Planche; Sliennon de Meurs, à Liège; A. de la Mazonière, café du Théâtre, à Pau; Chaput, à Saint-Amand; G. Duché; le docteur Moussette, à Chauny; café Cauvet, à Cognin; Marie, au Gros-Cailou; les habitués du café de Montpellier; les amateurs du café des Pyrénées; Lespiault, cercle Républicain de Nérac; un membre du cercle de l'avenir, à Châlons-sur-Saône; E. Frau, à Lyon; café Lacquement, à Saint-Quentin; A. Gouyer; café Parisien, à Trévoux.

F. JOURNOUD.

MUSIQUE

MIGNONNETTE de G. BACHMANN pour piano. Grand succès; 3^e édit., 2 fr. net franco. ALP: LEDUD, 83, rue Le Peletier.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Annuellement on a deux orages à Tobolsk, quatorze à Paris, et près de soixante à Calcutta.